

# Beith Hamidrash *Beer Moshé*

## Recueil des conférences de Rav Y. Gronstein

### Melaveh Malka – Année 5775

---

Abandonné par son père et sa mère .....	page 2
Rivka et ses fils .....	page 8
Vœu dangereux .....	page 15
Questions .....	page 22
La sœur amère .....	page 29

Affectueuse pensée à la mémoire de

Madame Thérèse Goldstein ע"ה

Qui a consacré sa vie à l'éducation et à la transmission

לעילוי נשמת טובה בת פרידה ע"ה

נלב"ע כ"ב מנחם אב תשע"ד

## Melaveh Malka : « Abandonné par son père et sa mère »

Conférence de Rav Gronstein (8 novembre 2014 - מוצש"ק פרשת וירא - 8)

La Guemara *Nedarim* demande pourquoi les Bnei Israël ont dû être exilés en Egypte. On sait que la sortie d’Egypte a marqué la naissance du Klal Israël, mais pourquoi tout ceci n’aurait-il pas pu se passer en Erets Israël ?

La Guemara donne trois réponses, qui se rapportent toutes à Avraham Avinou.

La première est liée au combat contre les rois pour aller libérer Loth. Nimrod pensait qu’en faisant la guerre contre Sedom, il pourrait capturer Loth et comme Avraham ne manquerait pas d’intervenir pour tenter de délivrer son neveu, ce serait l’occasion de le vaincre. La faute qu’Avraham Avinou a faite à ce moment-là, c’est qu’il a mobilisé ses élèves pour aller se battre, au lieu de les laisser étudier. Avraham a vidé le beith hamidrash et aussi vidé ses élèves de la Torah à ce moment-là, alors que de toutes manières, la guerre qu’il a menée était complètement miraculeuse, il n’avait nul besoin de soldats pour remporter la victoire. D’après une autre version, il n’a pas mobilisé 318 élèves mais seulement Eliezer (la valeur numérique de son nom est égale à 318) ; or même Eliezer, il ne fallait pas l’éloigner du beth hamidrash.

Deuxième faute d’Avraham : après avoir gagné cette guerre, il aurait pu faire prisonniers tous les sujets des royaumes belligérants en vue de les rapprocher d’Hashem. D’ailleurs, le roi de Sedom lui propose : « donne-moi les hommes, et prends le butin pour toi ». Il pensait que les hommes revenaient de droit à Avraham !

Pourtant, Avraham a refusé de prendre les hommes, ainsi que le butin (« ni un fil, ni un lacet de chaussure », c’est par son mérite que nous avons reçu les mitsvot de tsitsith et de tefillin). Mais, explique Abravanel, s’il avait pris le butin, beaucoup de gens seraient venus vers lui pour avoir part au butin, et Avraham aurait pu les rapprocher d’Hashem, même si leur démarche était intéressée. Il a donc fait l’erreur de ne pas rapprocher tous ces gens d’Hashem.

Dès lors, il faut procéder autrement pour ce faire.

Pendant Rosh Hashana et Kippour, nous avons prié pour que l’humanité toute entière s’unisse afin d’accomplir la volonté d’Hashem (ויעשו כולם אגודה אחת). C’est le but de toute la Création. Il y a des *midot* qu’Israël doit intégrer, faire siennes, et qui sont dispersées parmi les peuples. Ce sont les fameuses étincelles qui se trouvent chez les nations du monde, ces *midot* dont le Klal Israël est dépourvu mais qui lui sont nécessaires pour remplir son rôle et arriver à la fin de l’Histoire. Apparemment, il y avait chez les neuf peuples auxquels Avraham était confronté un échantillon suffisant de ces *midot* qu’il aurait fallu ramener au sein du Klal Israël à l’occasion de cette guerre.

Comme Avraham ne l'a pas fait, ses descendants doivent partir en exil pour récupérer les étincelles qui leur manquent.

Mais l'exil ne va pas suffire, car nous n'avons pas la force d'extraire les étincelles de la gangue où elles se trouvent chez les nations. Seules les nations elles-mêmes peuvent les amener au sein du Klal Israël, par le biais d'une *guérout*. Donc l'une des raisons pour lesquelles nous sommes en exil est de faire en sorte que certains habitants des pays d'accueil se joignent à nous en devenant des *guérim*. La *galout* vise ainsi à ramener des porteurs de bonnes *midot* au sein du Klal Israël, ce qu'aurait dû faire Avraham après la guerre contre les neuf rois.

Quand Hakadosh Baroukh Hou lui a promis la terre de Kena'an, Avraham Avinou a connu la famine dès son arrivée ; il est alors descendu en Egypte. Cette démarche fait l'objet d'une critique virulente de la part du Ramban : d'après lui, Avraham a commis là une énorme faute, il aurait dû faire confiance à Hashem et rester en Erets Kena'an. D'ailleurs, on n'a pas entendu que tous les habitants du pays soient descendus en Egypte... Il est vraisemblable que cette famine avait précisément pour but d'éprouver Avraham Avinou, elle n'a pas frappé toute la population mais uniquement l'endroit où il se trouvait. Pour autant, Ramban considère qu'il a échoué : partir pour l'Egypte était une faute grave de sa part.

Intervient alors l'épisode avec Sarah, et Pharaon décide qu'il vaut mieux pour sa fille devenir servante de Sarah que princesse ! Hagar devient donc servante de Sarah et d'elle seule, c'est un statut tout à fait spécial. Il n'y a que Sarah qui puisse la considérer comme sa servante, même Avraham ne le peut pas, et alentour, elle n'a pas du tout un statut de servante. Elle n'est esclave que pour Sarah Imenou, c'est la condition que Pharaon avait mise.

Cette servante va devenir quasiment l'alter ego de Sarah Imenou, exactement comme du côté masculin, Eliezer le fils de Nimrod devient quasiment l'alter ego d'Avraham Avinou. Hagar se trouve dans la maison d'Avraham et de Sarah, elle parle avec les anges alors qu'ils ne s'adressent jamais directement à Sarah !

Le temps passe, Avraham et Sarah n'ont pas d'enfant. La Guemara dans *Yevamot* dit qu'ils ne pouvaient avoir d'enfant, ni l'un ni l'autre. Un premier miracle se produit : Avraham va avoir un fils avec Hagar, c'est Sarah qui lui a demandé de la prendre comme épouse. En faisant cela, אולי אבנה ממנה : « peut-être arriverai-je à me construire par elle », dit Sarah. Il y a une démarche similaire quand Ra'hel et Léa donnent leurs servantes comme épouses à Ya'akov, mais dans leur esprit, les enfants qui allaient naître seraient comme les leurs. Tandis que chez Sarah Imenou, on ne voit pas qu'elle cherchait à se construire en élevant l'enfant de Hagar. Rashi explique ses paroles ainsi : par le mérite que je fais entrer dans ma maison une rivale, Hashem me donnera peut-être un enfant à moi aussi (en voyant combien le fait qu'Avraham ait une descendance me tient à cœur).

Hagar reste la servante de Sarah, mais a le statut d'épouse d'Avraham à part entière. Quand Hagar est enceinte, elle commence à devenir orgueilleuse. Sarah Imenou fait souffrir Hagar qui s'enfuit et perd l'enfant qu'elle porte. Ramban dit que Sarah a fauté envers Hagar. L'ange intervient pour la persuader de revenir, de réintégrer la maison d'Avraham, et ensuite va naître Yishmaël.

Avraham et Sarah ont ramené beaucoup de *guérim*, car Pharaon a donné un grand nombre d'esclaves à Avraham pour le dédommager de ce qui s'était passé avec Sarah. Avraham et Sarah ont ainsi commencé ce travail qui consiste à descendre en *galout* pour ramener des âmes. Ils le faisaient déjà à 'Haran, mais tous les gens qu'ils ont rapprochés d'Hashem n'ont pas été leurs élèves, à cause d'un problème de « fusion ». 'Hagal disent que tous les hommes se sont appelés Avraham et que toutes les femmes se sont appelées Sarah, or il ne peut y avoir d'enseignement sans une certaine distance ; un élève ne peut être en « fusion » avec son maître. Ces personnes n'ont pas laissé de trace ; cela ne s'est pas maintenu.

La seule trace qui reste, c'est Hagar. Elle entre dans ce qui va devenir le Klal Israël. On peut se demander ce qu'elle y apporte ...

Sarah est la nièce d'Avraham, qui a aussi pris en charge son frère Loth. Hagar est étrangère à leur famille, et va donner naissance à Yishmaël qui est chassé par la suite. Il va falloir s'en séparer, et ce faisant éliminer l'excès de *'hessed* qui se trouve chez Avraham ; de même, en se séparant plus tard de 'Essav, on élimine l'excès de *din* qui caractérise Yits'hak, pour parvenir finalement à Ya'akov dont il est dit que מיטתו שלמה, sa descendance est toute entière valable.

Hagar est une femme exceptionnelle. Après la mort d'Avraham, Yits'hak Avinou va prier à באר לחי ראי, l'endroit où Hagar (la rivale de sa mère !) a rencontré les anges. Il va la chercher pour la ramener à son père, qui la reprend comme épouse. Elle est alors appelée Ketoura, cela fait référence à la perfection de l'encens (*ketoret*), l'offrande la plus élevée qui soit.

Quand Hashem avait promis une descendance à Avraham, celui-ci s'était étonné : je n'ai pas de fils, le commencement n'est pas encore là ! Celui qui va prendre la suite, c'est Eliezer, mon gestionnaire. Or il descend de Kena'an, il est ארור. Mais Hashem lui dit qu'il aura un enfant. Un fils naît avec Hagar, et Hashem rassure à nouveau Avraham : il aura un fils avec Sarah. Avraham ne comprend pas : je suis centenaire, Sarah a quatre-vingt dix ans ... Au lieu d'accomplir un tel miracle, fais en sorte que Yishmaël devienne meilleur ! Mais Hashem répond que cela passera par Sarah, et Yits'hak va naître.

A l'âge de deux ans, il est sevré, et Avraham organise un grand festin. Rashi explique : ce festin est grand parce que les grands de cette époque s'y trouvent, Shem, 'Ever et

Avimelekh (le roi des Philistins). La moitié des gens pense que Sarah a eu un fils d'Avimelekh, et l'autre moitié qu'Avraham et Sarah, déjà très âgés, ont trouvé un enfant et le font passer pour leur fils. Curieusement, Yishmaël est de cet avis; Yits'hak serait d'après lui un enfant abandonné par son père et sa mère !

Suivant une autre explication, Yishmaël se moque en disant : de toutes manières, je suis le premier-né ; c'est à moi que revient la double part, même si Yits'hak est bien leur enfant... ! Indiscutablement, Yishmaël est le fil d'Avraham Avinou, et il est né avant. Sarah l'appelle toutefois *בן האמה*, le fils de la servante. Il rit, et Sarah le prend très mal. La Guemara met en rapport ce mot de *מצחק* avec les trois fautes principales : *שפיכות דמים*, *עבודה זרה* et *גילוי עריות*. Yishmaël n'a pas encore tué, violé ni pratiqué l'idolâtrie. Mais il y a déjà tout cela dans son rire. Il a aussi l'étrange habitude de faire la *sh'hita* à des sauterelles, avant de les offrir, sur une sorte de *mizbéa'h*, à une idole imaginaire. Cela fait référence à la notion de sacrifice humain, comme s'il anticipait à sa manière la *'akeda* de Yits'hak.

Sarah ne dit rien de ce qu'elle lit dans l'attitude de Yishmaël, mais demande à Avraham de le chasser : « je ne veux pas qu'il hérite avec mon fils, avec Yits'hak ». Sans explication. Avraham n'est pas très enclin à accepter, mais Hashem lui demande d'écouter le *קול*, la voix de Sarah. Il va donc chasser Hagar et Yishmaël.

Pourquoi Sarah ne veut-elle pas qu'il hérite ? Avraham est extrêmement riche, le fait que Yishmaël récupère une partie de ses biens n'est pas un problème.

Hashem a dit à Avraham Avinou que Yishmaël ne serait pas son successeur. Il s'agit de son fils biologique ; mais sa descendance, son *זרע*, c'est-à-dire la prolongation de ce qu'il est, passera par Yits'hak. Le passouk dit : *כי ביצחק יקרא לך זרע*. Pourquoi *ביצחק* ? *'Hazel* expliquent le *כ* ainsi : ta descendance sera « dans » Yits'hak. Ce n'est pas Yits'hak tout entier, mais une partie seulement qui va prendre la suite d'Avraham : Ya'akov et non 'Essav.

Il y a une autre drasha. Le *כ* suggère (par sa valeur numérique égale à deux) que pour être descendant d'Avraham, il faut être *מאמין* dans les deux *עולמות*, les deux mondes : *'olam hazé* et *'olam haba*. Or 'Essav ne croit pas à *'olam haba*. Et si l'on ne croit pas à *'olam haba*, on ne l'a pas. Cette drasha porte sur le futur, par rapport à 'Essav, or le passouk se rapporte à Yishmaël. En fait, la question se pose également pour Yishmaël, est-il *מאמין* dans les deux *עולמות* ou non ?

Ce monde-ci, *'olam hazé*, est imparfait, inachevé. Il ouvre vers un monde parfait, *'olam haba*, où il n'y a plus rien à faire, un monde où l'on reçoit le salaire en fonction de ses mérites. Il y a donc le monde du travail et le monde du salaire. L'héritage fonctionne un peu de la même manière : la génération qui a travaillé transmet à la génération suivante le fruit de son travail. Sarah ne veut pas que Yishmaël hérite, car il ne reconnaît pas *'olam haba*. L'héritage, à l'intérieur de *'olam hazé*, suit en effet un schéma du type : *'olam hazé* / *'olam haba*.

Mais ce n'est pas si évident. Le passouk dit qu'avant sa mort, Avraham Avinou a donné tout ses biens à Yits'hak et aux enfants des פילגשים (c'est-à-dire de Ketoura), il a donné des cadeaux. S'il a déjà tout donné à Yits'hak, quels cadeaux peut-il bien rester pour les autres enfants ? *Hazal* expliquent qu'il a donné à Yishmaël שם עבודה זרה, « le nom de l'idole ».

De quoi s'agit-il ?

En fait, quand on a le nom de la chose, on connaît la chose dans sa totalité. Avraham Avinou a expliqué à Yishmaël comment fonctionnent les idoles ; il a démonté tout le mécanisme pour que Yishmaël ne soit plus séduit par l'idolâtrie.

Avraham a donc sorti Yishmaël de l'idolâtrie, il l'a mis à l'abri. C'est cela, le cadeau qu'il lui a fait. Mais ses biens, il les a transmis à Yits'hak.

Tous les cadeaux des puissants qui ont essayé de se gagner ses bonnes grâces (Pharaon, Avimelekh...), Avraham ne les a pas considérés comme lui appartenant. C'est que les Avoth ont toujours été très pointilleux sur la question de la propriété. Ces cadeaux « politiques », donnés par quelqu'un qui est obligé de les donner, Avraham ne les voit pas comme siens. Cela ne fait pas partie de ce qui le constitue, de ce qu'il veut utiliser pour construire Yits'hak. On retrouve cette notion encore plus clairement avec les petites cruches que Ya'akov Avinou est allé rechercher au péril de sa vie, alors qu'il aurait pu en acheter d'autres. Il tenait à ce qui était pleinement à lui. A l'époque, chaque poterie était un objet d'artisanat, ce n'était pas fabriqué à des millions d'exemplaires...

On sait par exemple que Modigliani ne voulait pas vendre ses tableaux, il y était contraint pour survivre, se procurer des toiles et de la peinture. Donc si Avraham lui avait acheté une œuvre, il ne l'aurait pas transmise à Yits'hak. Avraham aurait bien sûr payé le prix, et même plus, mais comme Modigliani ne voulait pas vendre, le tableau serait resté attaché à lui. Et un objet qui reste attaché à son ancien propriétaire, Avraham ne voulait pas se construire avec. Les cadeaux qu'il a reçus, Avraham les a donc donnés aux enfants des פילגשים.

Cette exigence là, Avraham ne l'a que parce qu'il s'agit de construire le Klal Israël. Car cette construction doit se faire en totale indépendance ; sinon, on ne peut être עבד ה'. On ne peut se prétendre serviteur d'Hashem si l'on est dépendant d'un autre maître, ou même si l'on utilise un objet auquel un ancien propriétaire reste attaché.

Il faut donc être indépendant de Yishmaël également, c'est pourquoi Sarah refuse qu'il ait une part dans l'héritage.

Nous avons vu que Yishmaël pensait que Yits'hak était un enfant trouvé. Il se moquait d'Avraham et de Sarah qui d'après lui, jouaient la comédie en disant que cet enfant abandonné était le leur.

Quand Avraham a chassé Yishmaël, il s'est retrouvé sans père. Il est avec Hagar dans le désert, sans eau, et Hagar s'éloigne pour ne pas le voir mourir. Yishmaël a compris la leçon : « tu faisais comme si Yits'hak était sans père et sans mère, te voici dans une situation où tu es sans père et sans mère ». Le Rav Schwab des Etats-Unis dit que c'est peut-être la raison pour laquelle Yishmaël a fait teshouva plus tard. On sait en effet que Yishmaël a laissé passer Yits'hak devant lui à l'enterrement de leur père ; il a compris que Yits'hak était l'héritier. Yishmaël a donc compris le message qui lui a été envoyé, *mida kenegued mida*. C'est la grandeur de Yishmaël de l'avoir compris.

Nous aussi devons essayer d'ouvrir les yeux par rapport à ce qui nous arrive dans la vie. Le seul type de message que nous sommes capables d'interpréter, c'est *mida kenegued mida*.

Il faut donc demander à Hashem de nous ouvrir les yeux, tout comme Il a ouvert les yeux de Hagar afin qu'elle voie la source devant elle.

## Melaveh Malka : « Rivka et ses fils »

Conférence de Rav Gronstein (22 novembre 2014 - פרשת תולדות -  
(מוצש"ק

שושנה בת צבי הרץ *Berdugo* ע"ה *Le'elouy nishmat*

יצחק בן שמעון הלוי ז"ל *Le'elouy nishmat*

להבדיל בין חיים לחיים

נתן רפאל בן יוכבד זיקלין *Pour la refoua shelema de*

חיה בת *Paulette* מזל טוב *Pour la refoua shelema de*

בת *Elinor Liba* *Pour la refoua shelema de*

Rivka Imenou a été choisie par Eliezer parce qu'elle a refait d'une certaine manière le geste d'Avraham. Elle a tout quitté pour devenir l'épouse de Yits'hak et s'approcher d'Hashem. Elle s'est coupée de tout son monde et a suivi la voie d'Avraham Avinou : l'hospitalité, la générosité. Rivka agit avec *'Hessed* comme Avraham, et fait alliance avec la *Guevoura*, le *Dîn* qui caractérisent Yits'hak.

C'est le premier couple dont l'un des protagonistes est né « juif ». C'est aussi la première maternité qui nous est racontée. Les jumeaux qui vont naître, Ya'akov et 'Essav, semblent identiques dans leur éducation mais à treize ans, ils partent dans des directions opposées. *'Hazzal* font remarquer que ces directions opposées existaient dès la conception, dans la matrice de Rivka (on le voit déjà dans les versets de la Torah). Ce qui fait dire à Rav Shimshon Raphaël Hirsch que Yits'hak et Rivka ont commis l'erreur d'éduquer leurs enfants de la même manière alors qu'ils étaient radicalement différents. Comme l'enseigne Shlomo Hamelekh (*Mishlé*, chapitre 22, verset 6) : חנוך לנער על פי דרכו, « éduque l'enfant selon sa voie ». Étonnamment, ce n'est pas l'approche qu'ont adoptée Yits'hak et Rivka, ces très grandes personnalités.

ק, ואלה תולדות יצחק בן אברהם אברהם הוליד את יצחק  
fils d'Avraham : Avraham a donné naissance à Yits'hak ». Tout le monde s'interroge sur cette redondance. On a vu la dernière fois comment Yishmaël se moquait de Yits'hak en disant qu'il était un enfant trouvé, adopté par deux vieillards, Avraham et Sarah, qui jouaient la comédie. D'après une autre rumeur colportée à l'époque, l'enfant mis au monde par Sarah était celui d'Avimelekh qui avait enlevé Sarah peu de temps auparavant. La redondance du verset vient donc assurer que c'est bien Avraham qui a donné naissance à Yits'hak.

On peut se demander quelle était l'intention des moqueurs : le fait que Sarah soit enceinte à son âge est au moins aussi surprenant que le fait qu'Avraham soit le père, qu'ont-ils gagné en prétendant que l'enfant est d'Avimelekh ?

Ils voulaient nier le lien de filiation entre Yits'hak et Avraham pour dire que le Klal Israël n'avait pas ses deux patriarches : il avait ou bien Yits'hak, ou bien Avraham, mais pas les deux. Donc d'après ces moqueurs, le Klal Israël en cours de constitution n'avait pas les deux *midot* apparemment incompatibles que sont le '*hessed* d'Avraham et la *guevoura* de Yits'hak. C'est cela qui est contesté, cette situation extraordinaire où il y a deux *midot*, deux voies différentes par lesquelles Avraham et Yits'hak essaient d'être à l'image d'Hashem. Ils suivent chacun un chemin spécifique, mais ce qui les lie, c'est la volonté d'être à l'image d'Hashem.

[Un point important mériterait d'être développé. La *Guevoura* comprend deux aspects, comme l'explique le *Pa'had Yits'hak* (dans le volume sur Soukot) : la crainte d'Hashem (יראת ה') et la crainte du Ciel (יראת שמים). Tandis que pour l'amour, une seule formulation est possible, on ne peut s'adresser qu'à Hashem. C'est pourquoi on parle de אהבת ה' et non de אהבת שמים.]

Yits'hak Avinou épouse donc Rivka. Au bout de dix ans, dit Rashi, elle n'a toujours pas d'enfant, ils commencent à prier tous les deux et vont être exaucés. Mais comme chacun sait, la grossesse ne se déroule pas de manière habituelle ; les deux fils qu'elle porte se bagarrent. Rivka prend conseil auprès de femmes qui ont plus d'expérience qu'elle, sans succès. Elle va donc consulter Shem et 'Ever, à qui Hashem transmet un message : Rivka est porteuse de deux nations qui vont se séparer. L'une sera plus forte que l'autre, c'est l'aîné qui finira par être au service du plus jeune. Effectivement, le premier à naître est un bébé qui est tout fait, il est parfaitement mature, il est poilu, il a des molaires, des incisives... et tout le monde va l'appeler 'Essav ; ce nom, qui signifie justement « il est fait », lui est donné par la vox populi. Ensuite vient son frère, il tient le talon de 'Essav. Yits'hak l'appelle Ya'akov (« talon »), mais tout le monde n'a pas pensé à le nommer ainsi.

'Essav va devenir chasseur, c'est un homme de terrain, un homme du champ (איש שדה). On se rappelle que pour Avraham, le Beth Hamikdash était une montagne (הר), tandis que Yits'hak le voit comme un champ (שדה), un lieu de travail, où l'on accomplit une עבודה. Et Ya'akov l'appellera בית, une maison (c'est ainsi que nous le concevons jusqu'à présent, on l'appelle en effet בית המקדש). Ya'akov est présenté comme איש תם ישב אהלים, un homme simple, tout d'une pièce, qui réside dans les tentes. C'est-à-dire qu'il étudie la Torah, le mot אהל faisant écho au passouk de parashat '*Houkat* : זאת התורה אדם כי ימות : באהל (« voici la Torah, un homme qui meurt dans la tente »). Le sens simple concerne les règles d'impureté, mais '*Hazal* en donnent une autre lecture : l'étude implique une forme de mort. Il est nécessaire de mourir à quelque chose, de mourir aux affaires et aux plaisirs du monde si l'on veut étudier la Torah.

‘Essav est poilu, chevelu ; ceci a des connotations d’impureté (un endroit où la saleté peut s’incruster). Il attrape toutes sortes de choses qui s’accrochent sur son passage et a du mal à s’en débarrasser. Pour *‘Hazel*, cela fait référence à l’idée – fautive – que l’on ne pourrait jamais se libérer totalement des fautes.

Par ailleurs, la pilosité indique une certaine maturité qui a différents impacts halakhiques (on est considéré comme גדול). Et puis ‘Essav va être appelé Sé’ir ; ce mot renvoie à des démons auxquels certains vouaient un culte.

Suivant une deuxième lecture, Ya’akov et ‘Essav se battent dans la matrice de leur mère car tous les deux veulent une existence totale : la matière, le corps et aussi la spiritualité, l’âme. Ya’akov étudie dans les tentes, il va littéralement s’enfouir pendant quatorze ans à la yeshiva de Shem et de ‘Ever avant d’arriver chez Lavan. Rivka aime tout particulièrement entendre la voix de son fils Ya’akov qui étudie. Mais il y a un prix. Ya’akov a reconnu à ‘Essav la force, la capacité de se ressourcer, d’avoir une personnalité complexe. Et brusquement, Rivka ordonne à Ya’akov de reprendre tout ce qu’il a laissé à ‘Essav. Cela apparaît pour lui comme un défi. Ya’akov a tendance à laisser les choses à ‘Essav. Les ‘Hakhamim lui reprochent son attitude lorsqu’il retrouve ‘Essav par la suite : Ya’akov se prosterne devant lui, il l’appelle אדני, « mon seigneur ». Tout ce que ‘Essav possède dans le *‘olam hazé*, c’est Ya’akov qui le lui a donné ! Rivka veut qu’il reprenne tout, mais pour cela il va falloir se faire passer pour son frère.

Yits’hak Avinou appelle ‘Essav et lui dit : je ne sais pas combien de temps il me reste à vivre, je veux te donner une brakha. Yits’hak aime ‘Essav, la Torah nous dit que cet amour est lié à une raison bien précise : כִּי צִיד בִּפְיוֹ, parce que ‘Essav le nourrit. Pour Rivka, c’est différent : elle aime Ya’akov sans raison. Cela fait penser à l’enseignement des *Pirké Avot* : l’amour qui dépend d’une raison précise ne peut durer, car si la raison disparaît, l’amour disparaît avec elle.

Un chasseur sait poser des pièges, c’est quelqu’un qui trompe. Les ‘Hakhamim disent que ‘Essav trompe son père. Est-ce que Yits’hak ne s’est aperçu de rien ? Peut-être avait-il compris qui était ‘Essav, tout en espérant que ses excès allaient lui passer. En effet, par sa *midat hadîn*, ‘Essav est la caricature à l’excès de son père. Mais la *Guevoura* de Yits’hak est introvertie, tandis que celle de ‘Essav se manifeste vers l’extérieur, elle l’entraîne à tuer, à violer, à voler. ‘Essav a tué Nimrod pour lui voler le fameux manteau qu’il avait lui-même pris à Noa’h. Ce manteau était dans l’arche, il provenait d’Adam Harishon. C’est le vêtement qu’Hashem avait confectionné à Adam quand il s’était retrouvé nu. Ce manteau permettait à Nimrod de chasser sans effort : les animaux reconnaissent le parfum du Gan Eden qui s’en dégageait, et venaient à lui. ‘Essav s’en empare, et le laisse en permanence chez sa mère. Il avait beaucoup de femmes, mais ne leur faisait pas confiance...

Rivka oblige donc Ya’akov à se faire passer pour son frère. Il y a une opinion d’après laquelle Yits’hak savait qui était ‘Essav, mais croyait qu’il finirait par s’associer à son

frère : Ya'akov se consacrerait à l'étude de la Torah tandis que 'Essav, qui n'était pas prêt à s'y astreindre mais en comprenait la valeur, se mettrait à son service. Il pourrait mater le monde et le rapprocher d'Hashem (peut-être en utilisant une forme de violence). 'Essav a un fils aîné, Eliphaz, dont le fils est très connu : il s'agit de Amalek. En tant qu'aîné, Eliphaz est probablement porteur de tous les rêves de 'Essav. Il l'a donc éduqué. Chez qui 'Essav envoie-t-il Eliphaz pour étudier ? Chez son oncle Ya'akov ! Donc 'Essav est conscient de la valeur de ce que Ya'akov peut transmettre ; on ne peut l'expliquer autrement.

On sait que la tête de 'Essav se trouve dans la *Me'arat Hamakhpela*. Au moment où l'on a voulu y enterrer Ya'akov Avinou, il restait une seule place disponible ; 'Essav a protesté, en disant qu'elle lui revenait en tant qu'aîné. Les enfants de Ya'akov ont répondu qu'il avait vendu son droit d'aînesse, et comme 'Essav a exigé qu'ils apportent une preuve, Naphtali est parti à toute vitesse pour chercher le contrat en Egypte. Entre temps, le fils de Dan, 'Houshim, qui était sourd, ne comprenait pas pourquoi l'enterrement de son grand-père était retardé. Dès qu'on lui a fait signe que 'Essav s'y opposait, il a pris son bâton et l'a tué... La tête de 'Essav a roulé jusqu'à la *Me'arat Hamakhpela*, elle s'y trouve encore. Donc la tête de 'Essav y avait sa place ! Sa tête était au niveau des Avoth, mais pas la totalité de 'Essav. Le problème, c'est que ce n'est pas sa tête qui décidait ; il laissait son corps mettre la tête à son service. Cette tête extraordinaire était au service des pulsions de son corps.

Yits'hak avait effectivement des raisons de penser que Ya'akov et 'Essav pourraient s'associer. On se rappelle cet enseignement de *Hazal* : personne n'a jamais servi son père avec autant de kavod que 'Essav. Il mettait des vêtements royaux pour le servir, lui parlait avec emphase...

Yits'hak appelle 'Essav pour lui donner les brakhot : « je veux que tu ailles chasser, rapporte-moi du gibier, prépare-le comme je l'aime... et après avoir mangé, je te bénirai ». Comment comprendre que Yits'hak, sur ses vieux jours, réclame ainsi du gibier bien préparé, comme il l'aime, pour bénir son fils ?! Le Ran dans ses *drashot* explique cela très clairement : on est obligé de négocier avec son *yetser hara'*, on ne peut l'affronter directement (c'est une notion que développe Rav Wolbe ל"ט). Il faut ruser, essayer d'apaiser le *yetser hara'* sur certaines choses.

Yits'hak Avinou voulait aller chercher des brakhot très élevées et les faire descendre dans le monde, pour les donner à 'Essav. Le *yetser hara'* n'allait pas laisser faire une chose pareille, il fallait donc l'apaiser avec quelque chose qui fasse le poids, dans le domaine du permis. Quand 'Essav chassait, il était capable de faire la *sh'hita* avec ses flèches. Yits'hak l'envoie donc chasser pour rapporter le meilleur gibier et donner une bonne part au *yetser hara'*.

Rivka a tout entendu, peut-être par *roua'h hakodesh*. Pour elle, il est hors de question que ces brakhot aillent à 'Essav. Le Gaon de Vilna dit que s'il avait reçu les brakhot, le

Klal Israël n'aurait même pas pu exister. Tout le monde matériel aurait été donné à 'Essav et Israël n'aurait pas eu de quoi manger. Ce qu'elle a fait était absolument nécessaire.

Elle demande à Ya'akov d'aller chercher deux chevreaux à l'étable, pour qu'elle les prépare et qu'il les serve à son père (il y a un chevreau pour le *korban Pessa'h* et un autre pour le *korban Haguiga*). Elle ne parle pas de tromper Yits'hak, Rivka veut juste qu'il arrive avant son frère et obtienne les berakhot ; Yits'hak étant aveugle, il ne s'apercevra de rien. Mais Ya'akov craint d'être reconnu par son père, s'il le touche : 'Essav est poilu, tandis que lui a la peau lisse ! De ce fait, je ne récolterai que des *klalot*, s'inquiète Ya'akov. Rivka lui répond : עלי קללתך בני, « sur moi ta *klala*, mon fils ».

Comment sait-elle qu'il est possible de transférer une *klala* ? Rivka veut la prendre sur elle, mais comment Ya'akov pourrait-il supporter de faire quelque chose qui entraînerait une *klala* pour sa mère ? Le Gaon explique qu'elle lui a dit : ta *klala* mon fils, c'est עלי, dont les lettres sont les initiales de 'Essav, Lavan et Yossef. Tu n'auras pas de *klala* avec Yits'hak, ce n'est pas dans ton programme.

L'un des Rebbes de Gour explique ainsi les paroles de Rivka : « je te dis que tu dois prendre cette *klala* ; fais-le pour moi ». Ce que 'Essav a réussi jusque-là n'est possible que parce que dans tout mensonge, il doit y avoir un peu de vérité, c'est ce qui permet au mensonge de tenir. Ce que 'Essav a de positif, c'est cette mitsva d'honorer son père qu'il accomplit de façon extraordinaire. Donc Rivka dit à Ya'akov : le seul moyen de vaincre 'Essav, c'est de faire mieux que lui dans ce domaine. Tu vas honorer ta mère avec *messirout nefesh*, en risquant ta peau, en risquant la *klala* de ton père. עלי : fais maintenant pour moi plus que ce que 'Essav fait pour ton père ! C'est le seul moyen de le contrer.

'Hazzal disent dans le Midrash que Ya'akov, quand il est entré sur ordre de sa mère, était אנוס, כפוף et בוכה : contraint, courbé et en pleurs. Il encourt les *klalot* de Yits'hak Avinou ! Sa mère lui a mis les peaux des chevreaux sur les mains et sur la nuque, l'odeur en est insupportable... Yits'hak s'étonne qu'il revienne si vite. Ya'akov a probablement essayé d'imiter la voix de 'Essav, mais il ne peut s'empêcher de dire que c'est Hashem qui l'a aidé à trouver du gibier. Cela ne trompe pas Yits'hak, une telle expression n'est pas dans les habitudes de 'Essav... הקל קול יעקב : « la voix, c'est la voix de Ya'akov », dit Yits'hak. Non pas la texture de la voix, mais le vocabulaire employé ! והידיים ידי עשו : « et les mains, ce sont les mains de 'Essav ». Mais alors, pourquoi a-t-il décidé de donner la brakha tout de même ?

Lorsque sa mère lui demande d'aller apporter à manger à son père, elle lui dit : tout ce que tu as laissé imprudemment à 'Essav, tu vas maintenant aller le récupérer. Cela implique que tu reconnais dans ta propre nature une ambiguïté que tu ne soupçonnerais pas. En apportant à manger à son père, il va s'exposer à la connaissance de son père, comme il le dit lui-même. Il va entrer dans le monde du « paraître », un monde qu'il

ignore totalement. Cela a fonctionné. Yits'hak a béni quelqu'un qui n'était ni 'Essav, ni Ya'akov. Une créature hybride en quelque sorte ! Le nom de Ya'akov n'est pas rapporté dans ce passage ; il est anonyme.

Sur les talons de Ya'akov arrive 'Essav. Yits'hak a mangé, il est totalement rassasié (on sait que le *korban Pessa'h* est נאכל על השבע). Ya'akov sort, à cet instant 'Essav entre et déclare en grande pompe : « que mon père se lève... ». Yits'hak s'exclame : « qui donc est celui qui vient de me donner à manger ? » Ce que Yits'hak a mangé, cette nourriture servie par Ya'akov amenait obligatoirement la brakha. Les sens de Yits'hak disent la vérité spirituelle. L'ancien Ya'akov, cet homme simple assis sous les tentes, a disparu. C'est un nouveau personnage, hybride, qui vient de naître. Yits'hak bénit ce fils dont le nom n'est pas mentionné. Sa voix, son odeur, son contact... convainquent Yits'hak d'une certaine authenticité.

Quand Yits'hak demande au nouvel arrivant : « qui es-tu ? », Ya'akov répond : אנכי עשו בכרך, « je suis 'Essav ton aîné ». Rashi propose de lire ainsi : אנכי, « je suis qui je suis » et עשו בכרך, « 'Essav lui est ton aîné ». Le *Ohr Ha'hayim* explique ainsi. Ya'akov a acheté le droit d'aînesse à 'Essav le jour de l'enterrement d'Avraham Avinou. 'Essav a commencé à tuer ce jour-là, il est rentré fatigué et voulait du plat de lentilles préparé par Ya'akov. La transaction a eu lieu, même si 'Essav l'a contestée plus tard. Ya'akov a acquis la qualité d'aîné de 'Essav, il devient le *bekhor*. Or ce sont les *bekhorot* qui font la עבודה. Donc Ya'akov est maintenant celui qui doit servir Hashem. A priori, Ya'akov devait étudier, tandis que la עבודה, le travail dans le champ, c'est-à-dire le fait de servir Hashem au Beth Hamikdash, serait le domaine réservé à 'Essav. Quand il vend cela, il vend quelque chose d'essentiel de lui-même. Alors, dit le *Ohr Ha'hayim*, Ya'akov Avinou est 'Essav. Il a repris le rôle de 'Essav.

Le *Sfat Emet* considère lui aussi ce problème et dit que l'usurpation d'identité exprime le désir d'étendre le domaine du moi. Ya'akov a voulu être plus que ce qu'il était. Jouant le rôle de 'Essav, son père le bénit. אנכי עשו בכרך, Ya'akov est vraiment 'Essav, il a récupéré la volonté, l'énergie de son frère. Dans la mesure où 'Essav n'assume pas ses responsabilités, Ya'akov va les prendre sur lui. Etre *bekhor*, c'est être responsable de la עבודה d'Hashem et si l'on ne fait pas ce qu'il faut dans la עבודה, on encourt la peine de mort. 'Essav ne veut pas de ce rôle et vend sa *bekhora*. D'après le *Sfat Emet*, Ya'akov a donc pris les responsabilités délaissées par 'Essav.

Quand les moqueurs prétendaient que Sarah était enceinte d'Avimelekh, Hashem a témoigné qu'Avraham avait mis au monde Yits'hak. Hakadosh Baroukh Hou a transformé le visage de Yits'hak de telle sorte qu'il ressemble à Avraham. Donc depuis ce moment-là, Yits'hak porte un masque : il porte le masque d'Avraham. Tout cela pour convaincre des plaisantins qui se moquent d'Avraham et font courir des rumeurs stupides ! On voit de là qu'il y a une plasticité de la Création. Dans certaines circonstances, Hashem modifie le monde en réponse aux actions des hommes.

Rivka portait ses deux fils, mais elle devait mettre au monde en réalité les douze *shevatim*. D'après un enseignement de 'Hazzal, Rivka était enceinte d'un seul enfant qui voulait sortir quand elle passait devant un beth hamidrash, et qui voulait aussi sortir quand elle passait devant un temple païen ! Elle a dit qu'elle ne voulait pas de cela : אַם כן למה זה אנכי, « si c'est ainsi, pourquoi moi ? » Yits'hak a la mitsva d'avoir des enfants, moi non ; un enfant comme cela, je n'en veux pas !

Cela rappelle l'histoire du roi 'Hizkiyahou, celui qui est presque devenu Mashia'h. Il voit un jour arriver son cousin, le prophète Yesha'yahou, qui lui dit : prépare-toi, tu vas mourir, car tu ne t'es pas occupé de פרייה ורבייה, tu ne t'es pas marié pour avoir des enfants. 'Hizkiyahou lui répond : si je ne me suis pas marié, c'est parce que j'ai vu que mes enfants seraient des idolâtres. Yesha'yahou lui dit que ces calculs sont du ressort d'Hashem. 'Hizkiyahou ne s'avoue pas vaincu : nous avons un *minhag* dans la famille, on ne meurt pas si facilement... Même avec le couteau sous la gorge, on ne cesse pas d'espérer, on garde confiance en Hashem. Il demande alors à Yesha'yahou la main de sa fille, espérant limiter les dégâts en associant leurs mérites respectifs. Or le fils qui est né de ce mariage n'était autre que ... Menashé, un idolâtre.

Rivka ne voulait pas mettre au monde un enfant qui de temps en temps, aurait envie d'aller au temple païen. Son mari a la mitsva d'avoir des enfants, pas elle. Elle pose donc ses conditions. D'après un Midrash, cet enfant, elle l'a perdu. Elle aurait dû avoir douze enfants qui seraient chacun à 50 / 50 : 50% au beth hamidrash et 50% au temple païen. Rivka a refusé. Elle a préféré prendre toute la positivité dans une personne (Ya'akov) et toute la négativité dans une autre personne ('Essav). Et ensuite, multiplier par douze. Rivka a donc dû confier à ses nièces, Léa et Ra'hel, la tâche de multiplier par douze le positif. 'Essav de son côté va multiplier par douze le négatif ; lui aussi engendre douze tribu.

Rivka sait qui est 'Essav. Il n'est pas perdu, il y a du positif aussi. 'Essav témoignait de l'amour à son père, mais cet amour ne passait pas par sa mère, et ainsi 'Essav n'a pas pu trouver le vrai chemin vers son père qui aurait pu l'amener à la *emouna*. Tandis que Ya'akov a une relation avec ses deux parents, c'est pour cela qu'il est Ya'akov. En tous cas, Rivka a bouleversé l'histoire juive. Sans elle, il n'y aurait pas eu trois patriarches et quatre matriarches ! Nous aurions été des Bnei Yits'hak, pas des Bnei Israël...

La fête de Rosh Hashana tourne entièrement autour de Yits'hak Avinou, y compris le shofar. 'Hazzal rapportent qu'au moment de la destruction du premier Beth Hamikdash, Yirmiyahou est allé voir les Avoth pour leur demander d'intercéder en faveur des Bnei Israël. C'est Yits'hak qui s'est alors adressé à Hashem, il a mis dans la balance le mérite de la 'akeda. Yits'hak est le patriarche dont on parle le moins dans la Torah. On le connaît relativement peu, mais c'est lui qui est intervenu pour nous.

## Melaveh Malka : « Vœu dangereux »

Conférence de Rav Gronstein (13 décembre 2014 - פרשת וישב - מוצש"ק)

Ya'akov quitte la maison de ses parents pour aller chez Lavan, le frère de sa mère. 'Essav veut le tuer, et envoie pour cela son fils Eliphaz, qui va complètement dépouiller Ya'akov.

Ya'akov est angoissé et fait un vœu : « si Elokim est avec moi et me garde sur ce chemin que je prends, s'Il me donne du pain à manger et un vêtement à porter, que je revienne en paix à la maison de mon père et que Hashem soit pour moi Elokim (la divinité), alors cette pierre que j'ai dressée sera la résidence d'Elokim (le Beth Hamikdash) ; et tout ce que Tu me donneras, j'en prélèverai un dixième pour Toi. »

Faire un vœu, c'est en quelque sorte faire un pas de côté. Il y a le chemin balisé des mitzvot de la Torah, et la personne qui prononce un vœu invente une autre façon de faire. En ajoutant des choses plus ou moins importantes, elle singularise sa propre voie. C'est donc une démarche originale : faire un vœu revient à sortir de la voie commune.

Ya'akov déclare : si je reviens dans la maison de mon père, j'installerai le Beth Hamikdash et je donnerai le *ma'asser*, le dixième. Il voit dès le départ son cheminement comme une boucle : je vais aller chez Lavan prendre épouse, et reviendrai ensuite dans la maison de mon père. Si je reviens entier (le mot בשלום, « en paix » correspond à la racine שלם, « entier »), alors je ferai ces choses-là.

Vingt ans plus tard, il rentre de chez Lavan, mais ne se dépêche pas de retourner voir son père. Comment se fait-il qu'il traîne, il a pourtant un vœu à accomplir ! Il doit transformer la *matseva*, la pierre qu'il a dressée, en Beth Hamikdash ; il doit apporter un *korban*. Mais Ya'akov prend son temps... C'est incompréhensible, au point que Hashem va lui donner l'ordre d'aller à Beth El, ce qu'il aurait dû faire de lui-même. Hashem l'a préservé tout au long de son cheminement, aussi la condition que Ya'akov avait énoncée a-t-elle bien été remplie. Pourquoi ne s'empresse-t-il pas d'accomplir son vœu ?

Le Midrash Tanhouma enseigne qu'il y a trois situations dans lesquelles une personne est examinée. C'est-à-dire que l'on ouvre son dossier pour voir si cette personne mérite d'être aidée ou non.

1. Si quelqu'un est en voyage, tout seul. Etre seul en voyage, c'est une fragilisation.
2. Si quelqu'un se trouve dans une maison qui risque de s'effondrer. Il est en danger, la question est de savoir si on va le sauver ou non.

3. Si quelqu'un a fait un vœu, mais ne le paie pas. En effet, un vœu comprend deux parties : la formulation et l'accomplissement (lorsque les conditions sont réunies). Si la personne n'accomplit pas ce à quoi elle s'est engagée, le vœu n'est pas complet.

La Torah nous enjoint : « quand tu fais un vœu, ne retarde pas son paiement ». Si par exemple quelqu'un a fait le vœu d'apporter un *korban* au Beth Hamikdash, il doit se dépêcher de l'offrir. On voit à plusieurs endroits dans la Guemara que si quelqu'un tarde à accomplir ses vœux, cela a des conséquences dramatiques pour lui, pour sa femme, pour ses enfants.

Après s'être considérablement enrichi, Ya'akov revient en Erets Kena'an, mais il n'est pas tout de suite allé chez son père au terme du parcours qu'il avait prévu. Alors, dit le Midrash, Hachem lui a envoyé 'Essav qui voulait le tuer. Finalement, 'Essav a été apaisé par la grande quantité de cadeaux que lui a donnée Ya'akov. Ya'akov s'est ainsi dépouillé d'une partie de ses biens (le fallait-il ?), pourtant, il n'a pas prêté attention au message qui lui était envoyé, dit le Midrash.

A un moment donné, Ya'akov se retrouve seul et va lutter contre un homme jusqu'au matin ; il s'agit de Samaël, l'ange gardien de 'Essav, qui cherche aussi à le tuer. Il n'y parvient pas, mais Ya'akov se retrouve handicapé. Il ne comprend toujours pas que c'est un avertissement. Vient ensuite l'histoire de Dina, qui est enlevée et violée. Puis Ra'hel décède, elle est enterrée. Hashem demande : combien de temps ce tsadik va-t-il recevoir des punitions sans comprendre, sans réagir à ce que Je lui envoie ? Hashem lui demande alors explicitement : « lève-toi, va à Beth El ! » Tous ces événements t'ont frappé parce que tu as reporté l'accomplissement de ton vœu. Va à Beth El et construis un *mizbéa'h* (qui sera le commencement du Beth Hamikdash), à l'endroit où tu as fait le vœu.

Le Midrash poursuit. Quand Ya'akov a fait son vœu, il avait peur d'arriver en *galout*, entouré de personnages qui ne partagent pas du tout ses valeurs. Il craignait d'être entraîné à transgresser les trois fautes fondamentales : l'idolâtrie, l'immoralité et le meurtre. Mais comme il a tardé à accomplir son vœu, Ya'akov a fini par transgresser ces trois interdits ! L'idolâtrie : il a dû dire à ses enfants de chasser les dieux étrangers en leur possession. L'immoralité : Dina a été violée. Et le meurtre : Shimon et Levi ont massacré les gens de Shekhem. Cela nous enseigne, dit le Midrash, que reporter l'accomplissement d'un vœu est plus grave que ces trois fautes cardinales.

Il y a une discussion entre Rabbi Meïr et Rabbi Yehouda au sujet des vœux. Rabbi Meïr dit qu'il est préférable de ne pas faire de vœu du tout : si tu veux offrir un *korban*, va à l'étable choisir un animal et apporte-le comme *korban*, sans en faire le vœu. Rabbi Yehouda n'est pas de cet avis. D'après lui, il est préférable de faire le vœu et de l'accomplir. Dans ce cas, on aura la récompense à la fois pour le vœu que l'on a énoncé et pour son accomplissement.

Pourquoi Ya'akov ne s'est-il pas empressé d'accomplir son vœu ?

On a vu que faire un vœu (un *neder*), c'est d'une certaine manière ouvrir une nouvelle liberté, une nouvelle façon de vivre. Ya'akov s'aperçoit que le *neder* n'est pas une vraie liberté comme il le croyait. Le *neder* contraint par la parole énoncée, par l'engagement.

On a l'impression que Ya'akov attend qu'il se passe quelque chose qui lui redonne de la liberté. Mais tout ce qui lui arrive est de l'ordre de la contrainte et de la destruction. Ya'akov a besoin de temps pour que le sens émerge. Il ne veut pas simplement réagir aux propos de l'autre, mais rester libre et n'agir que de façon pensée. Un *neder*, c'est de cet ordre-là. Ya'akov va organiser son camp : le plus aimé est en dernier. Il y a des blancs, des espaces. Et l'amour va grandir là où il y aura des espaces, là où l'imagination va proposer une infinité de possibilités.

Le problème de Ya'akov, c'est qu'il n'a pas le choix, comme l'explique Rav Yits'hak Hutner. Avraham Avinou est celui qui est devenu Juif ; Yits'hak Avinou est celui qui est né Juif ; Ya'akov Avinou est celui qui n'a pas le choix. Le rôle de la troisième génération est le plus compliqué. D'une certaine manière, tout a déjà été fait. Ya'akov ne se résout pas à faire la synthèse entre son grand-père (Avraham) et son père (Yits'hak). Il ne peut se confronter à son père, qu'il appelle *Pa'had Yits'hak*, « la crainte de Yits'hak ».

Ya'akov a donc ajouté à la loi en énonçant son *neder*. Hashem joue aussi du décalage pour augmenter l'amour. Quand Il demande à Avraham de quitter son pays, Il lui dit *lekh lekha*, sans préciser la destination. De même à propos de la *'akeda*, Hashem parle de « son fils » : il y a tout un cheminement avant de nommer Yits'hak. Il ne lui indique pas dès le départ à quel endroit il faudra aller. C'est une montagne qui lui sera désignée au dernier moment. Le Maharal dit que voiler la vérité crée chez l'homme une certaine réceptivité.

Le *neder* est donc un pas de côté dans l'espace ; le pas de côté dans le temps, c'est le report. Ramban dit qu'à la fin de sa vie, Ya'akov a atteint son *קץ*, sa part, à savoir le *emet*. Il va apporter des *korbanot shelamim*, des *korbanot* d'apaisement. C'est la première fois que l'on apporte des *korbanot* de ce type, par le mérite desquels Hashem va se dévoiler à lui comme étant le D. de son père. Il est capable de ne plus voir son père sous l'angle de la crainte. Hashem lui a promis qu'Il descendrait avec lui en *galout* et qu'Il remonterait avec lui. Dans son vœu, Ya'akov a posé une condition : « si Hashem est avec moi », mais Hashem le lui a déjà promis ! Comment comprendre ? Le Zohar explique : effectivement, Hashem le lui a promis, mais c'était dans un rêve. Ya'akov n'est pas sûr, peut-être s'agit-il d'une projection qu'il a faite lui-même.

Regardons le vœu tel que Ya'akov l'a énoncé : si je suis entier / *שלם* au retour, si mon étude est entière, si mon corps est entier, si mes actes sont entiers, si mes finances sont entières ... (ce qui veut dire qu'il n'a rien perdu bien qu'il ait cédé ses possessions pour apaiser 'Essav car Hashem les lui a rendues d'une autre manière). Faire un *neder*, c'est

créer une nouvelle réalité ; une réalité très puissante puisqu'elle est comparable au monde des mitsvot.

Si quelqu'un fait le vœu de s'interdire un aliment et qu'il décide d'en consommer malgré tout, la Torah va lui demander des comptes comme s'il avait mangé une côte de porc ! C'est sur le même plan, alors que l'interdit provient de la parole humaine. On fabrique un interdit qui a la même puissance que les mitsvot. La Torah elle-même valide la parole de celui qui a prononcé le vœu. Elle la place à la même hauteur que la parole divine, avec des conséquences semble-t-il bien plus fortes encore. Comme nous le savons, il n'y a pas de transgression d'une mitsva qui soit plus grave que celle des trois fautes cardinales. Or retarder l'accomplissement de son vœu est mis en équivalence avec ces trois fautes (et l'on parle juste de quelqu'un qui tarde à accomplir son vœu !)

A sa naissance, Ya'akov est derrière 'Essav. Il est toujours derrière. Quand il envoie ses émissaires à 'Essav, il leur demande de dire : « ton serviteur est derrière nous ». C'est une mise en scène de la part de Ya'akov pour impressionner 'Essav. Il ne fait pas que lui envoyer des cadeaux ; il dirige tout depuis l'arrière, un peu à la manière d'un chasseur.

Quand 'Essav s'est aperçu que Ya'akov avait pris les brakhot, il a poussé un cri (que nous payons au moment de Pourim ; les Bnei Israël ont alors crié). Ce cri de 'Essav, le Targoum le traduit : « il a été plus intelligent que moi », lui dont je pensais qu'il était toujours derrière.

Ya'akov lutte contre l'ange de 'Essav. Au petit matin, l'ange voit qu'il ne parvient pas à l'emporter et demande à Ya'akov : laisse-moi partir car j'ai terminé ma mission, je dois aller rendre compte auprès d'Hashem. Mais Ya'akov refuse, il exige que l'ange le bénisse d'abord et lui demande aussi quel est son nom. L'ange lui dit : je sais quelque chose qui concerne le futur, et je vais te le communiquer. Je sais qu'à Beth El, tu auras terminé ton périple, la boucle sera bouclée. Hakadosh Baroukh Hou viendra te dire que ton nom ne sera plus Ya'akov / יעקב, mais Israël / ישראל. Dans ישראל il y a la notion de יש, tandis que יעקב a pour racine עקב. Ya'akov est « tordu », Israël est « droit ». L'un des sens de ce changement de nom, c'est que les brakhot que tu as obtenues de manière détournée vont apparaître comme étant dans le droit fil du projet divin. Et l'ange lui dit : moi, 'Essav, je serai là, je reconnaitrai cette droiture de Ya'akov. Cette information lui est donnée à l'avance par l'ange de 'Essav. Mais Ya'akov est impatient, il va utiliser son nouveau nom avant d'en avoir le droit. Quand il construit le *mizbéa'h* et l'appelle א-אלקי ישראל, il utilise le nom d'Israël alors qu'Hashem ne le lui a pas encore attribué. Curieusement, Ya'akov fait preuve d'impatience alors que d'un autre côté, il a tardé dans l'accomplissement de son vœu.

Cette idée de diriger depuis l'arrière fait penser à l'enseignement bien connu des *Pirké Avot* : איזהו חכם הרואה את הנולד. Le sage voit ce qui est né. Ce n'est pas quelqu'un qui voit des choses qui ne sont pas encore nées. Mais quand les choses sont encore

embryonnaires, il en voit tous les développements. C'est cela la חכמה, être capable de penser tout ce qui peut advenir à partir de la cellule de base.

Ya'akov Avinou a fait un acte véritablement indépendant, qu'il a décidé tout seul, en proposant à 'Essav de lui acheter la *bekhora*, le droit d'aînesse. Ce faisant, il lui a acheté la '*avoda*, car le droit d'aînesse donnait aussi l'obligation de servir Hashem. La volonté profonde de Ya'akov, qui s'exprime à travers cette demande sans que personne ne le pousse, c'est de faire la '*avoda*. Chaque acte humain nécessite courage et motivation. Il faut être capable de transformer toutes les expériences en une construction du monde. C'est-à-dire avoir un nouveau regard sur les choses.

Ya'akov vient de faire l'expérience d'un rêve fabuleux, la fameuse vision de l'échelle. Il comprend tout de suite qu'il doit en faire quelque chose : ces quelques gestes que j'ai accomplis, je vais leur donner de l'ampleur, les faire exister à une dimension complètement différente. Cela va donner le Beth Hamikdash. Tout le principe du *ma'asser* également. Avraham Avinou avait déjà prélevé le *ma'asser* ; la nouveauté, dit le *Ha'emek Davar*, c'est que Ya'akov ne donne pas *ma'asser* aux pauvres, mais à Hashem. Il le dit explicitement dans son vœu : עֲשֵׂר אֶעֱשְׂרֶנּוּ לְךָ, « à Toi ». Je vais Te redonner une partie de ce que Tu m'as donné. La nouveauté, c'est donc cette forme d'association avec Hashem. Bien entendu, Hashem n'en a pas besoin, mais nous faisons comme si nous subvenions à la nourriture d'Hashem. Ainsi, le *korban tamid* est présenté dans la Torah comme « le pain d'Hashem ». C'est une façon de dire qu'Hashem nous invite à être Ses associés.

Celui qui a inventé cette notion, c'est Ya'akov. Il a ouvert un nouveau monde. Le '*Hessed* avait été largement ouvert par Avraham, et la *Guevoura* par Yits'hak. Il a donc inventé cette idée, donner quelque chose à Hashem.

Quand Moshé Rabbenou a appris qu'il n'entrerait pas en Erets Israël, il a dit à Hashem : « je Te rappelle de t'occuper du Klal Israël ». Hashem lui a répondu : « au lieu de Me rappeler de m'occuper des Mes enfants, tu ferais mieux de rappeler à Mes enfants de s'occuper de Moi ! » Juste après viennent les pessoukim que j'ai cités : אַתָּה קָרַבְנִי לַחֲמִי, « Mon *korban*, Mon pain ». Hashem veut que nous nous occupions de Lui, comme si nous étions effectivement associés.

Cette notion-là est inventée par le *neder* de Ya'akov. Elle ne se présente pas comme une synthèse entre Avraham et Yits'hak. Cela, Ya'akov n'y arrive pas tant son père est exceptionnel : il a fait l'objet de la '*akeda*, il inspire la crainte (*Pa'had Yits'hak*).

Ya'akov ouvre cette possibilité de voir les choses autrement : avec ce qu'Hashem m'a donné, je peux Lui donner quelque chose, et ne pas rester dans la posture de celui qui ne fait que recevoir. Le premier vœu, c'est celui-ci. Il invente l'association entre Hashem et les hommes, à l'initiative des hommes. C'est le génie de Ya'akov. Mais il va avoir besoin de temps, cela ne va pas se faire si facilement. Il va falloir tout changer. On note au passage qu'il ne mentionne plus spontanément son père après avoir fait ce vœu.

La seule critique formulée par les 'Hakhamim à l'encontre de Ya'akov, c'est qu'il a tardé à accomplir son vœu. D'après le Midrash Tan'houma, il est fautif du rapt de Dina ! Pourquoi ? Car il n'est pas allé construire le modèle du Beth Hamikdash.

Le cœur d'un *neder*, c'est la notion de *korban* pour Hashem : donner une part de soi-même, avoir envie de payer de sa personne. L'argent ou l'animal que l'on offre est une substitution. Il y a une *mitsvat 'assé*, dit le Rambam, d'apporter son *korban* à la première occasion : dès la prochaine fête de pèlerinage, tu dois aller à Yeroushalayim et offrir le *korban*. Si tu ne le fais pas, tu as manqué une occasion, c'est un *bitoul 'assé*. Et si trois fêtes passent, il y a en plus transgression d'une *mitsvat lo ta'assé*.

Le Midrash Tan'houma dit qu'il y a trois situations dans lesquelles l'homme est jugé. On comprend les deux premières : quelqu'un se trouve seul en voyage ou bien dans une maison qui risque de s'effondrer, on va examiner s'il mérite d'être sauvé du danger. La troisième situation est d'un autre ordre. La parole crée une réalité et il y a des conséquences si l'on néglige de tenir son engagement. Cette réalité est sacrée ; la Torah prend cette parole (qui a été formulée par un être humain) et la valide comme une parole divine. Or tout ce qui est sacré est dangereux, c'est ce que Ya'akov explique à 'Essav. Prendre un animal et lui faire la *she'hita*, comme le suggérait Rabbi Meïr, est relativement rapide, tandis que le vœu s'inscrit dans le temps.

Pourquoi Ya'akov traîne-t-il, qu'est-ce qui le retient ?

Le Midrash le rend responsable du rapt de Dina, mais Rashi donne une autre raison, presque aussi incompréhensible : c'est le manque d'amour pour 'Essav son frère. Quand Ya'akov a rencontré 'Essav, il a caché Dina dans une boîte pour la soustraire au regard de son frère. Ya'akov ne voulait pas que 'Essav ait l'idée de l'épouser, ce qui semble a priori raisonnable de sa part. Mais 'Hazzal sont sévères à l'égard de Ya'akov car justement, Dina aurait pu ramener 'Essav à une meilleure conduite.

On sait qu'il y a un lien entre Dina et Yossef, ils forment une paire. C'est à la naissance de Yossef que Ya'akov Avinou s'est senti prêt à retourner affronter 'Essav. Yossef est l'antidote à 'Essav, il permet de faire face à 'Essav. Dina aussi le pouvait. Il est vraisemblable qu'elle était en mesure de l'amener à faire teshouva.

Aider 'Essav à faire teshouva, d'un côté, et d'un autre côté, livrer sa fille à 'Essav... Comment décider ? Ya'akov a refusé d'envisager cette union, et on lui reproche un manque d'amour pour son frère. Après tout, il est son frère, ils ont le même père et la même mère, ils étaient ensemble dans la même matrice ! Il y avait une chance que Ya'akov et 'Essav travaillent ensemble à la gloire d'Hashem. Ya'akov n'en a pas voulu, et on lui dit : tu n'as pas accepté de donner Dina à un Juif, élevé dans la même maison que toi, alors elle va être prise contre son gré par un non-Juif ! Visiblement, vouloir préserver sa fille lui coûte très cher. Il a cherché à la préserver, mais c'est justement ce qui va l'exposer.

Cette fameuse paire, Yossef et Dina, va donner les deux seules tribus qui descendent à la fois de Ra'hel et de Léa. En effet, Ephraïm et Menashé descendent de Ra'hel par leur père, Yossef, et ils descendent de Léa par leur mère, Osnath, qui n'est autre que la fille de Dina (née du viol de Dina par Shekhem).

Ces deux *shevatim* ne sont pas de la même génération que les dix autres, mais on les met au même niveau. On voit de là que Dina a le même poids que Yossef, elle aurait donc pu ramener 'Essav.

Il y a donc deux raisons qui sont invoquées pour expliquer le rapt de Dina ; peut-être ces deux raisons n'en font qu'une. Est-ce que le manque d'amour pour son frère et le retard à accomplir son *neder* seraient liés ? Par le vœu, Ya'akov a créé quelque chose, il fallait maintenant le concrétiser. En même temps, par manque d'amour, il ne permet pas la concrétisation de cette association impensable : Ya'akov et 'Essav qui travaillent ensemble. C'est donc un peu du même ordre, il y a dans les deux cas quelque chose qui le retient : le manque d'amour pour son frère et la paralysie devant la grandeur de son père.

Le manque d'amour de Ya'akov pour 'Essav va se répéter avec le manque d'amour des frères pour Yossef, qui entraîne la descente en Egypte. Ya'akov va y aller aussi. Mais d'abord, Hashem l'a contraint à faire les gestes de l'accomplissement du *neder*. Il restait à Ya'akov à effectuer le travail intérieur qui va de pair avec ses gestes. Il aurait dû descendre en Egypte enchaîné, les fers aux pieds, disent *'Hagal*. Son sort a été adouci parce qu'il a réussi à faire ce travail pour voir son père d'une autre manière. Finalement, Hashem s'adresse à lui en tant que אלקי אביך, « D. de ton père », et non plus *Pa'had Yits'hak*, « crainte de Yits'hak ».

Le *neder* est quelque chose de fondamental. On peut penser comme Rabbi Meïr qu'il vaut mieux ne pas s'aventurer dans ce domaine car c'est trop dangereux ; Ya'akov Avinou en a fait l'expérience. Si l'on a formulé un *neder*, les conséquences peuvent être graves. La parole d'une personne a un impact plus grand que la parole divine ! Il y a deux étapes : la parole et sa concrétisation, qu'il ne faut pas laisser en suspens. Hashem fait tout en une seule étape, Sa parole crée directement. Nous, les êtres humains, devons passer par les deux étapes.

## Melaveh Malka : « Questions »

Conférence de Rav Gronstein (24 janvier 2015 - מוצש"ק פרשת בא - 24)

לע"נ

אליעזר בן משה

Jacques יצחק בן משה ושושנה

יוסף בן משה

Luna Eugénie Kalfon

סעודת הודאה

Fleur Perle bat Hélène Sim'ha 'Haya

Les questions dont on va parler ce soir sont celles que l'on pose au seder de Pessa'h.

Les עשר מכות, les dix plaies, se situent entre les עשרה מאמרות, les dix paroles qui ont servi à créer le monde, et les עשרת הדיברות, les dix paroles qui nous ont été données au Sinai. Les מאמרות sont des paroles douces (אם commence par les lettres du mot la mère) ; tandis que les דיברות sont des paroles dures, des « commandements ». La grande différence, c'est que dans les מאמרות, il n'y a pas de récepteur, Hashem ne s'adresse pas à quelqu'un. Hashem parle et la chose advient. Mais pour les עשרת הדיברות, il fallait fabriquer un récepteur, faire en sorte que les Bnei Israël deviennent des personnages qui existent suffisamment intensément pour recevoir la parole d'Hashem. Il y a construction de personnages qui sont capables de recevoir. Historiquement, les dix plaies sont entre les deux, entre la Création du monde et le Don de la Torah. Par conséquent, il doit y avoir au niveau du langage un intermédiaire entre מאמר, la parole douce, et דיבור, la parole dure ; quelque chose qui va jouer le rôle d'un intermédiaire entre une parole sans récepteurs et une parole adressée à de véritables récepteurs.

Deuxièmement, les dix plaies servaient à faire payer les Egyptiens, qui avaient abusé de leur position de domination vis-à-vis des Bnei Israël. Le dialogue qui s'instaure entre le père et le fils le soir du seder reflète un dialogue entre Hashem et le Klal Israël. On commence à avoir un répondant par rapport aux paroles d'Hashem. C'est une première remarque sur la nécessité d'en passer par des questions / réponses.

Dans le langage de la Guemara, une question se dit קושיא, c'est la racine du mot קשה, « dur ». Pour le *Pa'had Yits'hak*, Rav Yits'hak Hutner, la capacité à poser des questions

doit gouverner la relation entre Hashem et les hommes, de même qu'elle doit gouverner la relation entre les parents et les enfants. Il s'agit avec ces questions de créer la figure de celui qui est capable de recevoir. En posant des questions, il va générer du sens, cela va augmenter le sens de ce sur quoi il pose les questions.

Pour Rav Hutner, les quatre fils représentent une dynamique essentielle dans la transmission de la mémoire. Il faut que quelqu'un pose une question, remarque une difficulté. Le pire, c'est celui qui ne sait pas poser de question. On ne parle pas ici d'un tout petit enfant mais de celui qui a un âge où il devrait poser des questions. En réalité, dans la Haggada, une réponse lui est faite : *את פתח לו*, « toi, tu dois lui ouvrir ». *את* indique un féminin a priori (même si ce n'est pas toujours le cas, par exemple dans l'araméen du Yeroushalmi). Donc c'est une réponse de la mère de cet enfant, qui n'est pas un tout petit enfant. On ouvre une porte, une possibilité de poser une question : *והגדת לבנך ביום ההוא לאמר בעבור זה עשה ה' לי בצאתי ממצרים*. C'est une réponse qui n'a pas été sollicitée ; elle est assénée en quelque sorte, l'enfant n'a rien demandé.

Lors du seder, nous prononçons des mots qui prennent souvent la forme de halakhot, de lois. Dans la Haggada, il n'y a rien qui décrive la sortie d'Egypte proprement dite. On parle de ce qui s'est passé avant ou de ce qui s'est passé après. Mais le moment où trois millions de personnes se mettent en mouvement pour sortir d'Egypte est absent du récit. Parce qu'il est impossible d'en dire quoi que ce soit. C'est une expérience d'une puissance telle qu'elle ne peut être mise en mots.

Les Bnei Israël ont reçu la mitsva du *korban Pessa'h* alors qu'ils se trouvaient encore en Egypte. Ils devaient le manger avec des matsot et des herbes amères. Après la sortie d'Egypte, ils ont mangé des matsot parce que la pâte n'a pas eu le temps de lever, mais au moment de la consommation du *korban Pessa'h*, en Egypte, pourquoi fallait-il donc l'accompagner de matsot ?

Une fois sortis d'Egypte, le *korban Pessa'h* va leur être prescrit en tant que mitsva pour toutes les générations. Mais la première fois, ils ont mangé du *korban Pessa'h* un peu comme l'a fait Avraham Avinou. Toutefois, Avraham ne le faisait pas à cause de la sortie d'Egypte qui a eu lieu bien plus tard. Donc il y a la mitsva, et ensuite un événement qui va faire que l'on accomplit la mitsva d'une autre manière. A ces gestes-là, on va donner une signification ; l'Histoire qui va donner une signification à une mitsva qui avait été prescrite comme telle, sans signification.

A la fin du seder, nous mangeons l'afikoman. C'est de la matsa qui symbolise la viande du *korban Pessa'h*. On la mange aujourd'hui en suivant les mêmes halakhot que le *korban Pessa'h* pour lequel il fallait être rassasié (*נאכל על השבע*), mais laisser juste assez de place pour avoir l'appétit d'en consommer un *kazait*, le volume d'une olive (l'essentiel du repas étant fait du *korban 'Haguiga*, de la viande qui est passée sur l'autel). Il y a une autre halakha d'après laquelle *אין מפטירין אחר הפסח אפיקומן*, on ne prend pas de « dessert » après le *korban Pessa'h* pour garder son goût dans la bouche.

Cette halakha de *אין מפטירין אחר הפסח אפיקומן*, c'est la réponse que donne le père à la question du fils qui est appelé *הכם / 'hakham* dans la Haggada. Il pose une question assez élaborée, c'est effectivement un *talmid 'hakham* : « quelles sont ces trois sortes de mitsvot (témoignages, décrets, lois) que Hashem notre D. vous a ordonnées ? »

Classiquement, on se demande en quoi sa question est si différente de celle du *רשע / rasha'*, qui dit : « quel est ce service pour vous ? » On reproche au *rasha'* de rester en dehors ; il s'exprime à la deuxième personne du pluriel : « pour vous », *לכם*. Mais le *'hakham* lui aussi dit *אתכם*, « à vous ». Suivant la réponse habituelle, *אתכם* est un 'vous' inclusif (*את* signifie 'avec') tandis que *לכם* est un 'vous' exclusif. Mais cela pose tout de même problème : pourquoi le *'hakham* dit-il « Hashem notre D. » et ensuite « vous a ordonnées » ?

Le *'hakham* dit deux choses à la fois. Il y a un 'vous' qui le met à distance de son père (toi, tu as la mitsva), mais pas complètement. C'est Hashem 'notre' D. qui a ordonné ; c'est notre D., donc c'est aussi le mien. Dans la question du *'hakham* et dans celle du *rasha'*, il y a cette distance qu'ils mettent tous les deux par rapport au père. La question du *rasha'* est une bonne question. Le mot *עבודה / 'avoda* peut vouloir dire service, travail, esclavage. Ne peut-on pas réfléchir au passage de la condition d'esclave à la condition d'homme libre ? Est-on obligé de mettre la maison sens dessus dessous, de faire tout ce travail ? C'est une question qui, d'une certaine manière, met le père en colère. Il doit répondre, il doit mettre en mots ce que l'on ne peut pas vraiment mettre en mots. Il y a là une réminiscence de la relation entre Hashem et le Klal Israël. La question fait apparaître un dedans et un dehors. Le *rasha'* s'est exclu de la société, il marque qu'il n'est pas intéressé par la *'avoda*. Cela évoque les périodes où le Klal Israël se met à distance d'Hashem. Le père ne doit pas lui répondre directement, mais lui « agacer les dents ». Il faut lui dire quelque chose qui le mette mal à l'aise à son tour. Le père parle à la première personne sans s'adresser à son fils : c'est pour cela, pour tout ce rite, qu'Hashem m'a fait sortir d'Egypte.

Tout ce qu'Hashem a fait vise un seul but : *למען תספר*, pour que tu racontes comment Je me suis moqué de l'Egypte, dit le passouk. C'est pour le récit que Hashem a fait les choses. Le récit n'est pas la conséquence de l'événement, c'est sa raison d'être ! Le klal Israël vit sur ce récit. Les événements ne sont là que pour être racontés. *בעבור זה*, c'est pour ce rite justement que je suis sorti d'Egypte. Tu demandes quel est ce rite, mais justement, Hashem n'a opéré tous les prodiges de la sortie d'Egypte que pour que j'accomplisse ce rite !

On lui agace les dents, mais il ne devrait pas être choqué, c'est lui qui s'est mis à distance. Il s'est déjà exclu de fait. Le Ritva donne une lecture intéressante. Qu'est-ce que *הקהה את שניו* ? C'est la frustration de celui qui voit les autres manger et qui en est exclu. Il ne fait pas partie de ce vécu ; socialement, culturellement, on amène ainsi le *rasha'* à ressentir que sa posture d'extériorité n'est pas tenable. Le *rasha'* est présent

tout de même, il ne faut jamais l'oublier. Il va découvrir un désir de participer. En réalité, il n'y a pas vraiment de réponse à la question qu'il a posée ; c'est une bonne question, et elle n'a pas vraiment de réponse.

Le *'hakham* parle des mitsvot « que Hashem notre D. vous a ordonnées »... donc c'est une question מן התורה. Sa formulation introduit une certaine distance, mais il se sent également concerné par la mitsva. Le fait de partager leur *emouna* en Hashem et en Ses mitsvot ne diminue par la distance entre le père et le fils. La distance n'est pas non plus diminuée par la réponse du père, car elle est impersonnelle : אין מפטירין אחר הפסח אפיקומן. Le fils a posé une question sur toutes sortes de mitsvot, et on lui répond à propos de la dernière mitsva du seder : pas de dessert après l'afikoman. Le langage n'abolit pas la distance entre les hommes, mais il donne de la vie à cette distance. Grâce au langage, il reste de la place pour que chacun puisse créer son propre monde.

On note que la réponse au *'hakham* est מדרבנן, la halakha de הפסח אפיקומן n'est pas une loi מן התורה. Il pose une question מן התורה, qui se situe au niveau de la Torah écrite, et la réponse qu'on lui donne est מדרבנן, elle provient de la Torah orale.

On doit garder en bouche le goût de la matsa qui joue le rôle d'afikoman, comme on devait garder en bouche le goût du *korban Pessa'h*. Le *'hakham* a semble-t-il demandé des informations, mais sa question va bien au-delà. Sa bouche pose une question, et son père lui répond avec une mitsva qui concerne la bouche : il faut garder le goût de la mitsva en bouche. Le *rasha'* n'a pas le droit de manger du *korban Pessa'h*, car il est étranger. Or le passouk dit : כל בן נכר לא יאכל בו. Rashi précise que cela inclut quiconque se rend étranger aux mitsvot. Le *Méi Hashiloha'h* explique : s'il n'a pas le droit d'en manger, c'est parce qu'il ne peut pas en manger. Pourquoi ne peut-il pas en manger ? Car il est insensible au goût du *korban Pessa'h*.

Le soir du seder, tout commence par le karpass, qui joue le rôle d'un apéritif. C'est une mise en appétit. On va célébrer la liberté ; il faut une mise en appétit pour la liberté.

Si l'on regarde les halakhot, on fait la brakha פרי האדמה בורא פרי האדמה sur le karpass en ayant l'intention d'acquitter aussi le maror qui va venir par la suite. La mise en appétit se fait avec un aliment sur lequel on prononce la même brakha que celle relative au maror. Cela signifie que la mise en appétit se fait avec le maror. Or le maror, on le mange parce que les Egyptiens nous ont rendu la vie amère dans le cadre de l'esclavage en nous privant de liberté.

Aujourd'hui, nous sommes formellement libres. Pourtant, nous récitons tous les matins une brakha : שלא עשני עבד ou שלא עשני שפחה, « qui ne m'a pas fait esclave ». Pourquoi ? ברוך veut dire « amplifier ». On demande à Hashem d'amplifier notre condition de non-esclave. Cela fait longtemps que nous en sommes sortis, mais l'esclavage est quelque chose d'infini. Toutes sortes de situations peuvent nous asservir. La lutte pour se dégager des diverses formes d'aliénation est infinie, on a besoin pour cela d'un appétit de liberté.

Le *Méi Hashiloha'h* dit que le *rasha'* est insensible au goût du *korban Pessa'h*. Il est asservi à ses passions au point de ne pas s'en rendre compte. Seule la Torah peut nous libérer des passions. Peut-être que le soir du seder va émerger un désir d'en être, de faire partie d'un groupe de gens qui ont une autre idée de la liberté. Mais pour l'instant, il est étranger, il n'a pas ce goût-là.

La Torah elle-même dit de l'Égypte qu'elle est 'ה גן, « le jardin d'Hashem ». Le Nil donnait à manger à toute l'Égypte, beaucoup de gens n'ont pas voulu la quitter : 80% des Hébreux ne voulaient pas sortir, et même parmi ceux qui en sont sortis, beaucoup parlaient d'y retourner.

Le fait que le *rasha'* ne puisse pas manger du *korban Pessa'h* n'est pas une punition : il n'en mange pas car cela ne veut rien dire pour lui. Si l'on est insensible à la *guéoula*, à la libération, si l'on est insensible aux paroles de Torah qui sont liberté, on ne sera pas vraiment capable de goûter le *korban Pessah*, de reconnaître que Hashem est אהה et qu'Il nous libère.

Avraham Avinou n'a pas mangé du *korban Pessa'h* parce que Hashem allait passer par-dessus les maisons des Bné Israël plusieurs siècles plus tard. Comme on l'a vu, la mitsva a pris un nouveau sens par la suite. L'Histoire va permettre de donner un sens qui n'est pas étranger à la raison pour laquelle Avraham avait déjà accompli le *korban Pessa'h* : Hashem est אהה. Passer au-dessus des maisons exprime la singularité du peuple d'Hashem. Nous disons à min'ha de Shabbat : מי כעמך ישראל גוי אחד בארץ, « qui est comme Ton peuple Israël, nation unique sur la terre ». Pour l'exprimer plus simplement, au lieu de parler d'unité et d'unicité d'Hashem, nous rappelons la forme historique que cela a pris, le fait qu'Il soit passé au-dessus des maisons des Bnei Israël en Égypte (c'est justement le sens du verbe פסח).

Au *'hakham* comme au *rasha'*, la réponse du père vient d'une dimension inexprimable. Il leur parle d'une expérience personnelle, le goût du *korban Pessa'h*. Le père répond à l'aliénation du *rasha'* d'une part, et à la dialectique du *'hakham* d'autre part. Il met son fils au défi de reconnaître aussi en lui-même ce qu'il ressent. L'erreur du *rasha'*, c'est de penser qu'il n'est pas mêlé à l'expérience qu'il provoque chez son père. Le *'hakham* reconnaît bien qu'il est à l'extérieur, il interroge son père, mais il reconnaît aussi son propre désir. La différence entre les deux, c'est que le *rasha'* ne ressentira jamais le goût du *korban Pessa'h* tant qu'il sera *rasha'*. Il interroge son père en sachant qu'il n'y a pas de réponse à la question qu'il lui pose. Le *'hakham* va s'approprier son désir, écouter son père qui l'inclut dans les lois de la bouche.

Ce qui est conçu pendant cette nuit, c'est donc le désir de liberté. C'est une conception très difficile. Les Bnei Israël sont obligés de rester dans leurs maisons ; ils sont sauvés parce que Hakadosh Baroukh Hou passe par-dessus leurs maisons.

En fait, ils ne savaient pas du tout ce que voulait dire « sortir d'Égypte ». Personne n'était jamais sorti d'Égypte : il y a la vallée du Nil, et puis le désert de chaque côté. Ils

devaient faire une confiance aveugle en Hashem, qui témoigne Lui-même : « tu m'as suivi dans le désert, dans une terre hostile » (לכתך אחרי במדבר בארץ לא זרועה).

Sur le passouk : זאת הקת הפסה, « ceci est la règle de Pessa'h », un Midrash nous dit, au nom de Rabbi Shimon ben 'Halafta, que quand les Bnei Israël sont sortis d'Égypte, Hakadosh Baroukh a dit à Moshé Rabbenou de les mettre en garde pour qu'ils respectent bien le *korban Pessa'h*. Sur quoi fallait-il les mettre en garde ? כל בן נכר לא, « et tout homme esclave acheté à prix d'argent, tu lui feras la *mila* et alors il en mangera ». וכל עבד איש מקנת כסף ומלתה אתו אז יאכל בו, « et tout homme esclave acheté à prix d'argent, tu lui feras la *mila* et alors il en mangera ». Quand les Bnei Israël se sont rendus compte que les non-circoncis seraient exclus de la consommation du *korban Pessa'h*, ils se sont levés immédiatement et on fait la *mila*. Le Midrash fait la comparaison suivante : cela ressemble à un roi qui offre un festin à ses sujets ; il décrète que seules seront acceptées les personnes qui portent un signe distinctif marquant leur attachement au roi. De la même manière, dit le Midrash, Hakadosh Baroukh Hou leur a fait un festin : des grillades, des matsot et des herbes amères. Pourquoi ? Parce qu'Il les a libérés d'Égypte. Mais pour participer à ce festin, il fallait porter sur soi le signe d'Avraham Avinou, la *mila*. Alors, tous ceux qui étaient nés en Égypte ont fait la *mila*.

Le Midrash poursuit : les Maîtres ne tiennent pas comme Rabbi Shimon ben 'Halafta, et sont d'avis que les Bnei Israël ne voulaient pas accomplir la *mila* en Égypte, sauf la tribu de Levi. Hakadosh Baroukh Hou voulait les libérer, mais il n'y avait aucun mérite à leur actif pour le justifier. Hashem leur dit en substance : ce n'est pas parce que vous avez souffert que vous allez sortir d'Égypte. La souffrance n'est pas une justification suffisante, il faut un mérite ! Hashem a appelé Moshé et lui a ordonné de faire accomplir la *mila* aux Bnei Israël. Mais beaucoup d'entre eux n'ont pas accepté. Alors Hashem leur a demandé d'offrir le *korban Pessa'h*. Quand Moshé l'a fait, Hashem a convoqué les vents de toutes les provenances, des quatre directions cardinales. Ce sont des vents qui soufflent depuis le Gan Eden et sont sortis s'imprégner de l'odeur du *korban Pessa'h* offert par Moshé Rabbenou. Son parfum rayonnait sur une distance de quarante jours. Tous les Bnei Israël se sont rassemblés auprès de Moshé et l'ont imploré : donne-nous de ton *korban Pessa'h* ! Hashem leur a dit, par l'intermédiaire de Moshé, qu'ils devaient pour cela accomplir la *mila*. זאת הקת הפסה, il y a une règle impérative : pas de *mila*, pas de *korban Pessa'h*. Alors les Bnei Israël ont fait la *mila*. A ce moment-là se sont mélangés le sang du *korban Pessa'h* et le sang de la *mila*. Et Hakadosh Baroukh Hou est venu embrasser chacun des Bnei Israël avant de le bénir.

Il y a donc deux démarches dans ce Midrash. D'après Rabbi Shimon ben 'Halafta, les Bnei Israël ont accepté la *mila*. Mais les 'Hakhamim disent que la *mila* était totalement négligée, il a fallu que les vents du Gan Eden se mettent à souffler pour que se produise le mélange des sangs et donner du mérite aux Bnei Israël. Dans ce monde, dit Rabbi

Yehoshoua, des vents contraires ne soufflent pas ensemble, mais pour la *guéoula*, Hashem l'a permis.

Le mélange des sangs, c'est la confusion absolue entre le désir et la répugnance. Et le baiser divin dont on parle est le baiser de mort et de vie.

Suivant l'avis des 'Hakhamim, le peuple résiste, il ne veut pas entrer dans les ambiguïtés dangereuses de la circoncision, mais va être séduit par les effluves du *korban Pessa'h*. La fusion des deux mitsvot les amène à une situation où inconsciemment, ils se retrouvent à désirer la liberté. C'est ce qui va les motiver à faire la *mila* qui leur était inacceptable jusque-là. Toute la complexité de la liberté s'impose à eux. Ils en arrivent à dire : c'est bon de quitter l'Égypte, même au prix de tous ces sacrifices.

Ce Midrash décrit donc un processus au terme duquel même ceux qui n'ont aucun goût pour le *korban Pessa'h* sont séduits par un désir impératif, un désir de naître ou d'être transformé. La liberté reste toujours une notion extrêmement fragile, ambiguë. Des voix différentes sont là qui questionnent, qui se moquent, qui relisent l'Histoire avec de nouvelles formes de désir. Il faut bien se rappeler : toute cette succession d'événements qui débouche sur la sortie d'Égypte n'est là que dans un seul but : למען תספר, « pour que tu racontes ». Et la pratique qui accompagne le souvenir, c'est למען תהיה תורת ה' בפיה, « pour que la Torah d'Hashem soit dans ta bouche ». C'est ce que nous disons chaque jour quand nous mettons les tefillin. On doit avoir cette intention quand on accomplit la mitsva des tefillin.

L'Égypte s'appelle מצרים / *Mitsraïm*, c'est la notion d'étroitesse (מצר). Géographiquement, le pays est étroit, il se réduit à la vallée du Nil ; le reste n'est que désert. L'enjeu est de sortir des étroitesse (puisque le nom *Mitsraïm* est un pluriel). Pour cela, tout dépend des questions. On va faire en sorte que les enfants posent des questions ; on apporte le plateau, on l'enlève... Les gestes du seder servent à les intriguer pour les amener à poser des questions.

Il faut laisser les enfants poser leurs propres questions. Tout doit être fait le soir du seder pour qu'émergent de vraies questions. Et on devra bien sûr les prendre au sérieux.

## Melaveh Malka : « La sœur amère »

Conférence de Rav Gronstein (14 février 2015 - פרשת משפטים -  
(מוצש"ק))

*Pour la refoua shelema de משה בן ציפורה*

להבדיל בין חיים לחיים

*Le'elouy nishmat חוה בת יצחק*

*Le'elouy nishmat מיכה אלעזר בן נפתלי*

*Le'elouy nishmat פישל בן יצחק*

Dans les *Pirké de Rabbi Eliezer*, il est rapporté qu'au début du processus de la sortie d'Égypte, Moshé et Aharon ont accompli devant les anciens d'Israël les signes (les אותות) qu'Hashem leur avait donnés. Les anciens sont allés consulter Séra'h, la fille d'Asher : il y a un homme qui produit des signes, doit-on le croire ? Elle leur a dit : il n'y a rien de réel dans les signes. Ils ont ajouté : cet homme a prononcé la formule פקוד יפקוד (« Hashem va tenir compte de vous »). Alors Séra'h a déclaré : c'est bien l'homme qui délivrera les Bné Israël d'Égypte ; c'est ce que j'ai entendu de mon père. Aussitôt, le peuple a eu confiance en Hashem et en Moshé Rabbenou. Ces deux mots, פקוד יפקוד, sont assez difficiles à traduire : Je prendrai soin, Je m'occuperai de vous... On retrouve cette expression lorsqu'il est dit : וה' פקד את שרה, Hashem s'est occupé de Sarah (pour qu'elle ait un fils).

Séra'h, cette femme très âgée, était donc dépositaire d'un secret. Il y a eu des pseudo-libérateurs du Klal Israël en Égypte. C'est ainsi en situation de souffrance : de faux messies essaient de se mettre en avant. Le secret de la délivrance avait été révélé par Yossef ; *Hazal* disent que cela remonte à Avraham Avinou (וה' פקד את שרה est le commencement de la libération). Le secret pour Séra'h, ce sont les deux lettres פ (l'une dans פקוד et l'autre dans יפקוד). Le mot פה désigne la bouche, le lieu du langage. Il y a presque un jeu de mots, Séra'h dit aux anciens : les signes (les אותות), ce n'est rien du tout ; mais les lettres (les אותיות), c'est important. C'est par ce biais que les Bnei Israël vont sortir d'Égypte.

La Guemara dit que nous sommes sortis d'Égypte grâce aux נשים צדקניות, aux femmes justes qui se sont comportées de façon extraordinaire. Yokheved, Myriam, la fille de Pharaon, les sages-femmes sont citées nommément mais il fallait un mouvement de la totalité du peuple pour amener la délivrance. En réalité, la Guemara parle des femmes qui reconfortaient leurs maris, épuisés et découragés par les travaux forcés. Pharaon avait décrété que les hommes ne pouvaient pas rentrer chez eux à la fin de la journée. Il

voulait empêcher la vie de couple et la naissance d'enfants. Les femmes ont pris l'initiative de s'unir à leurs maris dans les remblais. Ils avaient baissé les bras, mais leurs épouses y croyaient encore ! Elles ont rendu la sortie d'Égypte possible.

Pour se faire belles auprès de leurs maris, elles utilisaient des miroirs en cuivre ; ils ont joué un rôle important afin qu'une relation puisse exister au sein du couple. Ces miroirs, les femmes les ont donnés par la suite lors de la construction du Mishkan. Le premier mouvement de Moshé Rabbenou a été de refuser : on ne va pas accepter pour le Mishkan des instruments qui ont servi à la séduction ! Mais Hashem l'a remis en place : s'il y a un Klal Israël aujourd'hui, c'est grâce à ces miroirs. Ils ont été utilisés pour faire le revêtement du *mizbéa'h*, l'endroit où allait brûler le feu des *korbanot* offerts par le Klal Israël. Ces miroirs ont donc mis en marche tout un processus ; un processus de désir, de procréation, de création d'une nation toute entière.

Dans le livre de *Shemot* comme dans les trois livres suivants de la Torah, on remarque une certaine absence des figures féminines. Il y a bien sûr Yokheved, Myriam, la fille de Pharaon, les sages-femmes, Tsipora... mais elles interviennent autour du thème de la naissance. Myriam fait une brève apparition en chantant et en dansant au passage de la mer, et plus tard lorsqu'elle est frappée de la צרעת (une forme de lèpre) parce qu'elle a dit du *lashon hara'* sur son frère Moshé. Il y a aussi les filles de Tselof'had, et c'est pratiquement tout. Rashi, bien avant les mouvements féministes, donne un commentaire midrashique sur le décompte des Bné Israël au moment de l'entrée en Erets Israël. Dans la tranche d'âge concernée, il n'y a plus un homme parmi ceux qui ont été comptés au Sinaï, ils sont tous morts à cause du décret qui a suivi l'épisode des explorateurs. Il n'y a plus un homme, mais les femmes sont bien là, dit Rashi. Elles n'ont pas approuvé ceux qui ont dit du mal d'Erets Israël. Le peuple qui est entré en Erets Israël était donc composé majoritairement de femmes.

Au-delà de l'aspect démographique, le commentaire de Rashi implique que l'absence des femmes dans le texte de la Torah ne veut pas dire qu'elles sont incluses dans le décompte des Bné Israël en général, comme le *pshat* pourrait le laisser entendre, mais que les femmes ont une histoire séparée qui n'apparaît pas à la surface du texte.

Au moment de la sortie d'Égypte, deux grandes figures se distinguent : Moshé Rabbenou et Aharon Hacoheh. *'Hagal* disent que lors de la *guéoula* finale, à la fin de l'Histoire, il y aura aussi deux personnages qui joueront un rôle fondamental : Eliahou Hanavi et le Mashia'h. Ils prendront la place d'Aharon et de Moshé. Mais en fait, à la sortie d'Égypte, un troisième libérateur est intervenu.

Aharon unifie le Klal Israël, il amène la paix entre les hommes, entre les maris et leur épouses... et aussi par le biais de la *'avoda*. Quand Israël est unifié, אחד, il peut se lier à

Hakadosh Baroukh Hou qui est aussi אהד. Moshé Rabbenou a un autre rôle, il est appelé *melekh*, roi. Le *melekh*, dit le Maharal, est un. C'est lui qui donne au Klal Israël la stature d'un peuple, tout s'ordonne grâce à lui. Avant Moshé Rabbenou, on n'avait pas encore un peuple. Aharon faisait le *shalom*, il évitait que les Bnei Israël ne soient séparés ; mais c'est grâce à Moshé qu'ils ont pu devenir un peuple complet, unifié.

Aharon fait donc le lien entre Israël et Hakadosh Baroukh Hou. La Guemara dans *Kidoushin* dit que les Cohanim sont שלוחי דרחמנא, non pas les envoyés d'Israël pour accomplir la *'avoda*, mais les envoyés d'Hashem. Moshé Rabbenou, qui ne voulait pas être envoyé d'Hashem auprès de Pharaon, a perdu le rôle de Cohen Gadol qui aurait dû lui revenir. Hashem veut ce lien, cette דבקות du Klal Israël. Cela vient du côté d'Hashem. Mais le Klal Israël veut lui aussi s'approcher d'Hashem, comme il est dit dans *Shir Hashirim* : דודי לי ואני לו, « mon bien-aimé est à moi et je suis à lui ». Le Midrash explique ainsi : pour moi Il sera Elokim, et moi je serai Son peuple. Il y avait donc besoin d'un troisième libérateur, qui incarne le mouvement, le désir des Bnei Israël en direction d'Hashem.

La Guemara dans *Ta'anit* dit que le Klal Israël avait trois *parnassim*, trois responsables de la *parnassa* ; chacun apportait au Klal Israël un cadeau. Grâce à Moshé, nous avons eu la manne. Grâce à Aharon, les nuées de gloire nous entouraient. Et grâce à Myriam, un puits nous suivait partout dans le désert.

Le troisième libérateur, c'est donc la sœur, Myriam / מרים. Les deux premières lettres de son nom forment le mot מר, « amer ». Elle porte ce nom car au moment de sa naissance, les Bné Israël souffraient de la vie amère que leur imposaient les Egyptiens. Myriam est la sœur amère de Moshé et d'Aharon. Myriam joue le rôle du troisième libérateur, elle correspond à ce désir d'Israël pour Hashem. Il était nécessaire que le troisième libérateur soit une femme. En effet, elle représente le Klal Israël. Or, dans sa relation avec Hashem, le Klal Israël est comparé à une femme.

A la mort de Myriam, le puits a disparu, les Bnei Israël se sont retrouvés sans eau. Il est revenu par le mérite d'Aharon. Quand Aharon meurt, les nuées disparaissent. Elles sont revenues, ainsi que le puits, par le mérite de Moshé Rabbenou.

Le puits de Myriam, c'est le désir du bas vers le haut, du principe féminin vers le principe masculin (comme le dit le passouk dans parashat *Bereshit* : ואל אישך תשוקתך). Le désir du מקבל, celui qui reçoit, vers le משפיע, celui qui donne. Le désir de la terre vers le ciel, de la matière vers la forme. Le puits (באר / *béer*) fait référence à un mouvement d'ascension, on le voit dans la shira : עלי באר, « monte, puits ! » Il symbolise le désir d'élévation des créatures d'en-bas vers celles d'en-haut. Le Maharal explique : les pieds de l'échelle de Ya'akov se trouvaient à Béersheva et sa tête à Beth-El, car Béersheva est le lieu idéal pour recevoir la brakha (son nom fait référence au puits, *béer*).

Myriam avait six ans quand ont été promulgués les décrets de Pharaon. Les Bnei Israël devaient fournir une certaine quantité de briques. Quand le quota n'était pas atteint, les Egyptiens prenaient les bébés et les emmuraient. Amram, qui était le *gadol hador*, décide alors de se séparer de sa femme, pour ne pas avoir d'autres enfants dans ces conditions. Et comme il était le *gadol hador*, tout le monde l'a imité. Immédiatement, sa fille Myriam lui a dit qu'il était pire que Pharaon ! Cette petite de six ans lui tient le raisonnement suivant : Pharaon menace les garçons et laisse vivre les filles, alors que toi, tu condamnes à la fois les garçons et les filles ! Amram a écouté Myriam, il a épousé de nouveau Yokheved (le Midrash dit qu'Aharon et Myriam ont dansé au remariage de leurs parents). Il a recréé une famille, Moshé Rabbenou est né et c'est comme cela que l'on est sorti d'Egypte.

La Guemara dans *Yevamot* dit que fonder une famille est équivalent à construire le Mishkan. Car à travers la famille, l'homme et la femme se construisent, donc ils peuvent reprendre conscience de la présence d'Hashem qu'il y a en eux.

Myriam est quelqu'un qui lutte contre tout ce qui va dans le sens de la séparation. *'Haza* enseignent : quand les soixante-dix anciens ont été nommés par Moshé Rabbenou pour l'aider à diriger le Klal Israël, il y a eu une fête, beaucoup de joie. Myriam se trouvait à côté de sa belle-sœur, Tsipora, qui a déclaré : malheur à ces femmes (les femmes de ces anciens), car maintenant qu'ils ont été nommés pour travailler avec Hashem, ils ne vont plus s'occuper de leurs femmes ! Myriam lui demande d'où elle le sait, et Tsipora de répondre : je le sais par expérience avec Moshé, depuis qu'il parle avec Hashem, il ne s'occupe plus de moi. Il y a un autre Midrash, d'après lequel Myriam a vu que Tsipora ne se maquillait pas. Myriam lui en a fait la remarque, Tsipora a répondu : à quoi bon, mon mari ne s'intéresse pas à moi... Myriam est donc allée en parler avec Aharon : nous sommes aussi des prophètes, et cela ne nous empêche pas de rester mariés ! Pourquoi Moshé agit-il différemment ? Moshé l'a appris mais n'a rien dit ; c'est Hashem qui a pris fait et cause pour Moshé Rabbenou. Hashem a d'abord envoyé la צרעת à tous les deux (bien que ce ne soit écrit que pour Myriam) et leur a dit : vous n'avez rien compris, la prophétie de Moshé n'a rien à voir avec la vôtre ! Moshé est celui par lequel la parole d'Hashem passe en permanence, il se doit d'être entièrement transparent. Les autres prophètes ont des visions qui leur parviennent de temps à autre, et décident comment ils vont les reformuler pour en transmettre le contenu aux Bné Israël : sous la forme de chants, de poèmes, de règles à publier, ou bien en criant dans la rue... Le cas de Moshé Rabbenou est radicalement différent : il ne reçoit pas une prophétie qu'il va retravailler avant de la répercuter, il est littéralement traversé par la parole d'Hashem qui passe par sa bouche. Aucune composante propre à Moshé ne doit intervenir, il doit s'effacer complètement, au point qu'il lui est impossible de s'occuper d'une femme. Ni Aharon ni Myriam ne l'ont compris, cela ne devait pas être simple à percevoir. La lèpre par laquelle ils sont sanctionnés suggère qu'il y a eu *lashon hara'*, même si leur intention était de défendre Tsipora.

Les trois dirigeants du Klal Israël, Moshé, Aharon et Myriam, sont les enfants de Amram et de Yokheved, ils forment un triplet. Chacun correspond à une composante fondamentale. A la fin des temps, il n'y aura pas besoin de la troisième composante représentée par Myriam. Pourquoi ?

On a vu que le désir des Bné Israël pour Hashem correspond au désir du féminin pour le masculin. C'est un principe qui existe depuis que Hashem a dit à 'Hava : ואל אישך תשוקתך, « ton désir sera dirigé vers ton mari ». Ce lien entre le Klal Israël et Hakadosh Baroukh **Hou**, on sait très bien qu'il ne peut être parfait dans ce monde-ci. Cela va durer jusqu'à la fin des temps, jusqu'à ce que la différence entre 'olam hazé et 'olam haba s'estompe complètement.

La question se pose : comment se fait-il qu'à la sortie d'Egypte, les Bnei Israël aient pu ressentir un tel désir vers Hashem, alors que cela ne peut exister dans ce monde-ci ? Et le Maharal d'expliquer : c'est par le biais de Myriam que le Klal Israël a eu ce désir puissant, cette aspiration à la spiritualité. Cela correspond au puits, l'élévation des eaux qui viennent de la terre (tandis que les nuées expriment le mouvement inverse). Dans *Mishlé*, la femme est appelée *béer*, puits : שתה מים מבורך ונזלים מתוך בארך, « bois de l'eau de ta citerne, et ce qui coule de ton puits ». Rashi explique : l'homme doit s'attacher à son épouse et pas à quelqu'un d'autre. La femme est ici désignée par le mot באר.

La Guemara dans *'Houlin* dit que ce triplet (puits / nuées / manne) est à mettre en rapport avec les trois pieds de vigne dans le rêve de l'échanson que Yossef a interprété et grâce auquel il est sorti de prison. La *guéoula*, dit le Maharal, ne peut jamais venir par le biais de personnages séparés. C'est pourquoi Moshé et Aharon sont des frères. Mais à la fin des temps, Eliahou Hanavi et le Mashia'h ne seront pas des frères ! Comment la délivrance pourra-t-elle donc venir ? Quand le Maharal parle de la *guéoula* de Pourim, qui s'est faite avec Mordekhaï et Esther, l'unité était là car Esther était l'épouse de Mordekhaï. Ils constituaient une seule et même entité. Myriam représente la דבקות, le fait que le Klal Israël veuille littéralement « se coller » à Hashem. D'après le Maharal, la royauté de Moshé Rabbenou, la prêtrise d'Aharon et cette *devekout* de Myriam sont liées de la même manière qu'étaient liés les deux frères et leur sœur. Et le Maharal poursuit : lorsque tu comprendras cela, tu sauras que lors de la *guéoula* finale, il n'y aura que deux libérateurs. Car le troisième, qui fait le lien entre le Klal Israël et Hashem, ne sera plus nécessaire : Israël sera au plus près d'Hashem. Tout notre travail durant la *galout* est de faire en sorte qu'il n'y ait pas besoin de troisième libérateur, qu'il n'y ait pas besoin d'intermédiaire pour faire le lien avec Hashem (ce rôle que jouait Myriam dans l'enfance du Klal Israël).

La *guéoula* finale sera entièrement masculine (on passe en effet de שירה à שיר, du féminin au masculin). Les premières libérations, celle d'Egypte, de Pourim, de 'Hanouka... reposaient sur le principe féminin. Ce sont des femmes qui ont pris

l'initiative : Myriam, Esther, Judith. Ainsi, à Pourim, le Klal Israël a été sauvé de Haman car l'unité du peuple a été reconstruite grâce à Esther. Elle a décidé que tous devraient jeûner pendant trois jours, qui coïncidaient avec Pessa'h. Cette année-là, la célébration de Pessa'h s'est exprimée dans l'unité du jeûne (on sait que les halakhot du *korban Pessa'h* visent l'unité : ne pas casser les os, le manger en groupe, etc.). La recherche de l'unité caractérise Myriam, c'est pourquoi elle est intervenue quand elle a appris que Moshé et Tsipora vivaient séparés.

Le prophète Yirmiyahou dit : נקבה תסובב גבר, « la femme entourera l'homme ». A la fin des temps, la femme va fabriquer de l'unité, resserrer les liens pour que l'homme soit capable de jouer son rôle, seul. La *guéoula* finale résultera de l'action des hommes, représentée par le principe masculin, tandis que la sortie d'Égypte émanait d'un « réveil d'en-haut ».

Nous devons savoir que la *guéoula* à venir ne sera possible que par notre travail, il ne s'agit pas de reproduire ce qui a déjà été fait.

Cette sœur amère, on voit dans le Midrash qu'elle a plusieurs noms. Elle est passée dans sa vie par différents stades, tout comme son mari Kalev. Elle est la mère de 'Hour, qui a été tué par les Bnei Israël quand il s'est opposé au Veau d'or.

Tout a démarré avec les fameuses deux lettres, פ. La bouche, le langage, qui devient prophétie quand la parole est inspirée. Moshé, Aharon et Myriam sont capables de parler à ce niveau-là, sans tenir compte des conventions quand il le faut. On imagine que les propos de Myriam reprochant à son père d'être plus cruel que Pharaon n'étaient pas agréables à entendre... Après le passage de la mer, Myriam a entraîné toutes les femmes, elles ont chanté et dansé avec des tambourins. D'où avaient-elles des tambourins ? Rashi dit qu'elles les avaient emportés d'Égypte. Leur *emouna* était plus forte encore que celle des hommes. Cela se vérifie durant tout le processus : pour faire le Veau d'or, les hommes ont dû arracher les bijoux de leurs épouses ; elles ne voulaient pas les leur donner.

Toutes les délivrances ont été initiées par les femmes, mais ce n'est pas explicite. C'est de l'ordre de la *Torah shébé'al pé*. L'essentiel n'est pas dans la Torah écrite, cela se trouve dans la Torah orale. L'histoire de la *guéoula*, de l'approche d'Hashem, est dirigée par les femmes. C'est une histoire parallèle à l'histoire du Klal Israël en général.

Myriam, cette sœur amère, était la première. Elle a entraîné les autres femmes. C'est aussi une femme, Séra'h la fille d'Asher, qui était dépositaire du secret de פקוד יפקוד. Elle savait que les miracles n'étaient pas si importants et que tout se jouerait avec le פ, le langage.